

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

*Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50*  
*Quatre mois, \$1.00, payable d'avance*  
*Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie*

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 666.—SAMEDI, 6 FEVRIER 1897

**BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.**

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

*La ligne, par insertion - - - - - 10 cents*  
*Insertions subséquentes - - - - - 5 cents*  
*Tarif spécial pour annonces à long terme*



## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 6 FEVRIER 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Chronique européenne, par R. Brunet.—L'hiver, par F. P.—Poésie : Néron, par H. Demers.—Mlle Marie Micheline Broquart, par Hermance.—Le pain, par Bluet.—Tigre et lion, par F. Picard.—Plus de bossus (avec gravures), par L. M.—Le Canada au Brésil, par F. Picard.—Paul Arène (avec portrait), par F. P.—L'enfant martyr, par F. P.—A travers Rome, par Firmin Picard.—Petite poste en famille.—Poésie : Sommeil d'enfant, par Ch. Gillotin.—Théâtres.—Un petit héros, par Troisième.—Feuilleton : La veuve du garde, par Raoul de Navery.

GRAVURES : Beaux-Arts : L'hiver.—Combat entre lion et tigre.—A travers Rome ; Le Vatican ; Le Capitole ; Le Colisée ; Intérieur du Colisée ; La fontaine de Trevi ; Le Château Saint Ange ; La basilique Saint-Paul ; Intérieur de la basilique Saint-Paul.—Portrait : Paul Arène.—L'enfant martyr.—La proportion du tabac fumé par habitant en chaque pays du monde entier (15 gravures).—Un jour de lessive.—Pélemélographie.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOUVEAU FEUILLETON

Avec la première semaine de mars prochain LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un nouveau roman de mœurs canadiennes, intitulé :

## UN DRAME AU LABRADOR

par le romancier national si avantageusement connu, M. le DR EUGENE DYCK.

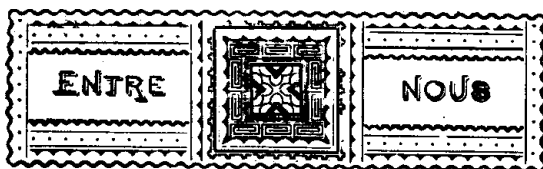
Le succès qu'a obtenu la nouvelle de M. Régis Roy, a décidé LE MONDE ILLUSTRÉ à se procurer le manuscrit de cette nouvelle œuvre canadienne inédite et il en offrira les prémices à ses lecteurs.

M. Dyck n'est pas un inconnu pour le public lecteur et il n'a pas besoin d'être recommandé. Son fameux roman *Le roi des Etudiants* a eu un succès retentissant, qui a affirmé pour longtemps la bonne réputation de l'auteur.

Diverses nouvelles de M. Dyck, publiées par LE MONDE ILLUSTRÉ, l'ont déjà rendu familier et sympathique aux lecteurs de ce journal.

Disons simplement que son roman *Un drame au Labrador* présente, à un degré suréminent, toutes les maîtresses qualités qui ont fait de M. Dyck le romancier et nouvelliste national si populaire que chacun sait.

De magnifiques illustrations rehausseront le texte : ce sera, de la sorte, un ouvrage attrayant par la forme tout autant que par le fond.



Il y avait si longtemps que j'entendais discuter la chose ; depuis tant de mois et même d'années on en parlait tant, au salon, à la salle à manger, à la cuisine, dans la rue, sur les places publiques, dans les hôtels, au Parlement même, partout enfin, que je sortis, un samedi de la semaine dernière, en quête d'un endroit où l'on s'occuperait d'autre chose et je m'en fus tout droit au club.

J'y rencontrai les figures habituelles, les colonels, les avocats, les médecins, les notaires, les banquiers, etc, etc, bref, les gens qui travaillent et ceux qui ne font rien du tout.

Et, mû par un esprit de profonde perspicacité, je me dirigeai du côté légal, coté avocats et notaires.

— Ces braves défenseurs de la veuve et de l'orphelin et ces dépositaires de bien des secrets de famille, me disais-je, doivent s'occuper de leurs affaires professionnelles, plutôt que de l'autre question, la question énervante, quasi-sempiternelle, monotone, ennuyante.

Eh ! bien, pas du tout, ils en parlaient... et n'étaient pas d'accord, oh ! mais, pas d'accord du tout.

Je me dérobai modestement et m'en fus du côté militaire.

Les militaires, chacun sait ça, aiment à parler de choses—comment dire ?—de choses un peu légères, drôles, amusantes, plutôt que de canons, cartouches et fusils.

Les militaires se taisaient et je crus l'occasion bonne pour amener la conversation sur la campagne de Madagascar et la promenade des Anglais le long du Nil.

Cela ne prit pas du tout et au bout de cinq minutes, un colonel parlait de la chose, de la question énervante, monotone, quasi-sempiternelle, etc. etc., et n'était pas d'accord avec les autres guerriers.

Je m'excusai respectueusement et j'allai chercher ailleurs.

Les médecins en parlaient... et n'étaient pas d'accord.

Les banquiers n'étaient pas d'accord et... en parlaient.

\*\*\* Je pris ma canne et mon chapeau et, me souvenant que c'était jour de réunion chez un mien ami, je poussai le bouton électrique de sa porte.

Il y avait du monde : un prêtre très aimable, et poète à ses heures, un magistrat intègre, des légistes distingués.

Et, comme nous étions tous très intelligents, nous parlâmes de la pluie, du beau temps, c'est à dire en prose, de la neige et de la tempête, des derniers livres parus, des poètes anciens et nouveaux, de Ben Hur, (une de mes toquades, ce Ben Hur), des orateurs du siècle, de tout ce que vous voudrez enfin, mais toujours de ces sujets attrayants, qui réveillent et secouent l'esprit.

Tout allait bien, quand l'un de nous—je ne sais plus lequel—se renversant dans son fauteuil, dit d'une voix grave :

—Eh ! bien, elle n'existe pas, il n'y a plus à nier !

—Comment ! comment ! Jamais de la vie ; vous n'avez donc pas lu le dernier numéro du X de Rome ?

—Parfaitement, mais ce n'est pas officiel.

—Au contraire..

—Mais, non, c'est un simple article de journal et qui ne prouve rien contre son existence.

—Elle existe.

—Elle n'existe pas.

Et les voilà empoignés et lancés dans la discussion.

Ils étaient tombés en plein dans la question, vous savez, la question monotone, énervante, quasi... de savoir si Diana Vaughan existe ou n'existe pas.

Eh ! bien, cela m'est parfaitement égal.

\*\*\* Ce qui s'est dépensé d'encre, de paroles et même

d'esprit à ce sujet est incroyable et, à propos d'esprit—denrée assez rare cependant—voici qu'un médecin français est en train de le supprimer en la personne des bossus.

Avoir de l'esprit comme un bossu est un commun proverbe, et il s'en suit que quand il n'y aura plus de bossus, l'esprit ne saura guère où se loger.

Sauteuil a fait, sur les bossus, une chanson que vous connaissez et qui débute ainsi :

Depuis longtemps je me suis aperçu  
De l'agrément qu'on a d'être bossu.  
Quand un bossu l'est derrière et devant,  
Son estomac est à l'abri du vent  
Et ses épaules sont plus chaudement.

On trouve ici des gens assez mal nés  
Pour s'aviser d'aller leur rire au nez :  
Ils l'ont toujours aussi long que le bec  
De cet oiseau que l'on trouve à Québec,  
C'est pour cela qu'on leur doit du respect.

Quel est cet oiseau que l'on trouve à Québec et qui a le bec aussi long ?

Question grave, très grave, à moins que le poète, en peine de rime, n'ait employé le mot "Québec" que poussé par la nécessité.

\*\*\* Mais je reviens aux bossus et au médecin français.

Le Dr Calot vient de communiquer, à l'Académie de Médecine de Paris, un mémoire qui fait grand bruit dans le monde médical, et c'est bien juste.

Savez-vous rien de plus triste, de plus lamentable—vous qui êtes mère de famille—que de voir un enfant gai, solide, gentil, intelligent, bien fait, qui, tout-à-coup, sans cause apparente, devient maigre, triste, pâle, malingre et dont la pauvre frêle échine commence à dévier un peu, puis continue à se contrefaire, pour qu'enfin on en arrive à reconnaître que le petit, l'être aimé est décidément bossu ?

Petite au début, la déformation s'est accentuée, la poitrine a fléchi, les épaules se sont courbées en avant, le dos, le pauvre dos a suivi le mouvement, les jambes se sont allongées aux dépens du tronc, bref, ce n'est plus le bel enfant frais, rose et bien bâti, mais un pauvre infirme que l'on regarde d'un air de pitié en le rencontrant, l'être qui, désormais, doit avoir une existence à part, triste et désolée, ne pouvant compter sur d'autre amour que celui de sa mère—oh ! celui-là, l'amour qui ne change jamais—mais sans espoir d'obtenir de sa vie un baiser de fiancée.

Mère, bonne mère qui pleures, sur le sort de ton enfant, sèche tes larmes, souris à l'avenir, ton fils ne restera pas infirme, car, de là-bas, de l'autre côté de l'océan, de la rive de France, de cette belle et toujours jeune France, ardente à l'étude, infatigable et merveilleuse de science, nous arrive la bonne nouvelle, la nouvelle de la—je ne dirai pas possibilité, mais certitude de la guérison de l'être aimé !

Nous publions plus loin, avec gravures, un article donnant le détail du traitement d'après le rapport même du docteur Calot.

Certes, la chose vaut la peine d'être connue et appréciée.

\*\*\* On causait, un soir, du premier vêtement de notre premier père Adam, et comme Henry de Puyjalon était présent, inutile de dire qu'il eut son mot à dire.

—Une feuille de vigne !

—La feuille de vigne d'Adam était tout simplement une peau de bête, fruit de la chasse.

—La chasse ?

—Oui, de la chasse...

Et de Puyjalon, dit :

La chasse naquit quelques siècles avant l'homme. Il paraît incontestable qu'elle se manifesta à l'aurore des carnassiers. Le premier animal organisé qui devora un organisme, après s'en être emparé, fut le premier chasseur. Aussi, lorsqu'Adam, en punition de sa faiblesse, fut contraint de se recouvrir de la peau d'une bête sauvage, se trouva-t-il en présence d'une tradition déjà ancienne. Mais, si la gloire d'être le

premier chasseur lui échappa il n'en eût pas moins la plus grande influence sur la chasse.

Il sut la rendre industrielle, profitable aux besoins de l'humanité, et c'est à lui que nous sommes redevables des premières notions que l'on ait recueillies sur la pelleterie.

Tout ce que l'on sait, en effet, de la climatologie de ces époques reculées, fait supposer que la température y était infiniment plus douce qu'elle ne l'est de nos jours et l'on croit qu'Adam s'éloigna peu du paradis terrestre.

Le Tout-Puissant, dans son inépuisable mansuétude, ne voulut pas, sans doute, qu'il eût trop à souffrir de l'inégalité et de l'inclémence des saisons. Il paraît, d'ailleurs, certain que c'est à la pudeur et non au froid qu'il faut attribuer la naissance du premier vêtement connu.

De la réalité de ces faits et de leur ensemble, la science, de déduction en déduction et réciproquement, en a conclu que la pelleterie, qui fut en usage lors de ce grand événement, avait été empruntée d'un animal de petite dimension, de peau très mince et de poil peu fourni. Les noms de plusieurs petits mammifères, originaires des régions où fut relégué notre premier et coupable père, ont été mis en avant, mais ils n'ont pu réunir tous les suffrages. Ils sont restés enveloppés de nuages, nuages qui vont disparaître aussitôt que M. Albert Gaudry aura donné une nomenclature rigoureusement scientifique des animaux introduits dans l'arche par Noé, et de leur rapport avec les races ancestrales qui les précédèrent.

\* \* On commence à parler des titres honorifiques que doivent recevoir nombre de personnages, en juin prochain, à l'occasion du soixantième anniversaire de royauté de Sa Majesté la reine Victoria.

Jamais on n'aura vu "baronnetter" tant de sujets anglais.

Ces titres ne donnent cependant ni le bonheur, ni la fortune, ainsi que le prouve une assez curieuse annonce parue le mois dernier dans le *Morning Post*, de Londres.

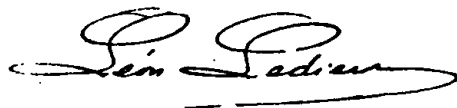
Un baronnet anglais, âgé de soixante-dix ans, fait appel à la charité publique pour obtenir les choses indispensables à la vie. "Abandonné par ma femme qui possède une grande fortune, dit-il lamentablement, je me trouve absolument sans ressources et dans l'incapacité de gagner ma vie."

Pauvre baronnet ! Misérable baronnette ! !

\* \* La princesse de Chimay fait encore parler d'elle. Après avoir lâché son mari, tout comme la légitime du baronnet anglais, voici qu'elle vient de lâcher son violoneux bohémien.

Elle l'a laissé à l'hôtel, comme un vieux parapluie usé, sans même payer la note.

Décidément, cette princesse change bien souvent d'idée fixe, comme dit G. Désaulniers.



## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 5 janvier 1897.

Un froid bien canadien souffle glacièrement sur Paris, et la givre fait ses visites aux riches comme aux pauvres dont la misère devient plus triste.

Le Parisien n'aime pas le froid sec que nous aimons, d'autant plus, qu'il est sain et plus pur, que l'horrible humidité de Paris.

Dans les petites baraques installées sur les boulevards, durant les fêtes de Noël et du premier de l'an, les pauvres marchands grelottent, tout en criant d'une même voix forte et retentissante : "Venez, venez par ici, ou liquide, quide, quide ! !

De ces marchands il y en a un peu partout. Devant l'hôtel que j'habite, une installation s'est faite avant Noël, et j'en ai eu la première nouvelle le matin à huit heures lorsque, dormant encore, j'entendis une voix stridente criant, hurlant presque : "Ici on donne tout, tout ! " Et "on liquide... quide... quide ! !"

Depuis ce temps qu'il donne tout et qu'il liquide

pendant tous les matins on peut voir un choix nouveau de sa marchandise d'occasion.

A plusieurs coins de rues, se tiennent aussi des chansonniers, interprétant la chanson du jour qui roule en complainte sur "l'enfant martyr," ce qui prouve que certaines souffrances immortalisent.

Et, d'habituels pensionnaires de Mazas (\*) se font pédicures ou camelots en ces jours de fêtes, où la bonté municipale leur permet de faire casquer les nigauds.

Paris-original se groupe ainsi en revue intéressante pour les étrangers venus de toutes les parties du monde et qui veulent voir un spectacle unique.

\* \* \*

Il y a quelques jours, la très grande artiste, Sarah Bernhardt, faisait, dans le *Figaro*, un bouquet des fleurs à elle offertes par tous les peuples où son génie avait fait admirer l'art français ; et, en se souvenant de ses gloires, elle a bien voulu ne point oublier le Canada.

Evidemment, nous en sommes touchés, d'autant plus que notre admiration pour elle est immense, mais quand elle écrit que : "grâce à la propagande de mon art, la langue française est aujourd'hui langue courante de la jeune génération..." il y a légère erreur, pour le moins. Puis, continuant, elle dit encore : "Au Canada, les députés et les sénateurs ont poussé mon traîneau, aux cris mille fois répétés de : Vive la France !"

Certainement, la grande artiste s'est trompée, et comme cette ovation a dû être faite le soir, elle a pris pour nos vrais députés et nos vrais sénateurs ceux du Parlement-Modèle, à la barbe moins forte mais à la voix plus dominante, peut-être.

Ceux qui vont être fièrement heureux d'avoir été pris pour nos législateurs, ce sont les ardents étudiants, futurs députés, lointains sénateurs, qui rêveront alors à la prophétesse de jadis.

\* \* \*

Le premier de l'an, au soir, la "Société Canadienne de Paris," a donné un très beau banquet, où en buvant le champagne, on a dit et chanté les gloires du nom canadien.

Le restaurant de l'Abbaye, que dirige si habilement M. Mignot, s'est surpassé, et tous les Canadiens garderont longtemps le souvenir des plats exquis savourés là.

Mais le compte-rendu du Dr Elzéar Roy, le très sympathique secrétaire-trésorier de la "Société Canadienne de Paris," sera plus éloquent que moi en racontant cette joyeuse et inoubliable soirée.

Lisez :

PARIS, 2 janvier 1897.

L'an 1897 a bien commencé pour les Canadiens d'ici, présents au grand banquet de la Société Canadienne de Paris.

M. Rodolphe Brunet, président de notre Société, avait à sa droite M. l'abbé J.-B. Houle et à sa gauche le Dr Charles-Auguste Prévost ; puis le Secrétaire-trésorier placé en face, était entouré de MM. Raoul Barré et du Dr Louis Gauthier. Les autres places étaient occupées par MM. le Dr E. LeCavelier, L.-T. Bacon, Ernest Girard, Louis Leduc, J.-A. Roby, Alfred Desloges, Zotique Clément, J. Colas, L. Wineberg, A. Bolté, Pierre Baro, etc., etc.

La santé du clergé canadien fut proposée par M. le président Brunet, qui termina en ces termes :

"Buons à la santé du clergé canadien, pour témoigner notre profonde reconnaissance à ceux qui portent partout la civilisation à l'ombre de l'immortelle croix de l'unique Dieu, et cela des bords du Saint-Laurent à la Baie d'Hudson, du Labrador jusqu'à l'Ouest sauvage et reculé..."

"Je lève donc mon verre à la santé du clergé canadien, le meilleur et le plus sympathique ami de la Société Canadienne de Paris."

M. l'abbé Houle répondit par un magnifique discours, dans lequel il constata avec plaisir combien les Canadiens restent unis au clergé, qu'ils n'oublient jamais dans leurs réjouissances. Et il proposa la santé des médecins canadiens de Paris à laquelle répondit le Dr Charles-Auguste Prévost, finissant son remarquable discours par ces paroles :

"Le médecin canadien, messieurs, possède une autre qualité, la plus belle entre toutes ; c'est qu'après

(\*) Mazas, célèbre prison de Paris.

un séjour plus ou moins prolongé dans cette ville de Paris, où l'athéisme et la libre-pensée se donnent la main sur un trône doré, où le mépris et la haine de tout ce qui est religion, sont pour ainsi dire, monnaie courante, eh ! bien, nous médecins canadiens, nous savons avec discernement conserver notre foi, nos principes de catholiques et nous savons aussi retourner, dans notre jeune et beau Canada, en vrais soldats, de la foi et de la science..."

M. Alfred Desloges ayant proposé la santé des artistes, M. Raoul Barré eut la douce charge de lui répondre.

Puis M. J.-A. Roby, le vétéran des Canadiens de Paris, proposa la santé du comité d'organisation, lequel comité eut un vaillant orateur en la personne du Dr D.-E. LeCavelier, qui termina par un hommage aux fondateurs de la Société Canadienne.

Le Dr Elzéar Roy proposa la santé de la Société Canadienne de Paris et de son président. M. Brunet lui répondit en faisant l'éloge de son ami, le Dr J.-A. Saint-Denis, ancien vice-président, qu'il proclama le véritable fondateur de notre société.

M. Louis Leduc, ayant proposé la santé des dames, le Dr Louis Gauthier fit une magnifique réponse, au cours de laquelle il dit : "La femme est l'idée placée au haut de la société, vers laquelle les yeux sont levés ; elle est la figure que l'on adore. Tous s'empressent autour d'elle, tous travaillent à son ascension ; pas un écrivain qui ne la chante, pas une plume qui ne lui donne une aile ; partout elle a des poètes voués à son culte ; partout on jette sous ses pieds de l'encens qui lui forme ce nuage d'apothéose traversé de vols de colombes et de chutes de fleurs..."

On termina en buvant à la santé du MONDE ILLUSTRÉ, de *La Presse* et du *Courrier du Canada*.

Un vote de remerciements aux artistes, MM. Raoul Barré et Ernest Girard, qui avaient fait chacun un admirable dessin comme menu, fut adopté avec bravos.

Enfin, après le banquet, M. l'abbé Houle parla en termes émus de la mort de Mgr Fabre et, sur sa proposition, secondée par le Dr C.-A. Prévost, il fut convenu d'envoyer des résolutions de condoléances à l'archevêché de Montréal et à la famille du vénérable archevêque défunt.

DR ELZÉAR ROY.

Sec.-Trés. de la Société Canadienne de Paris.



## L'HIVER

(Voir gravure)

C'est un joli tableau, que celui dont LE MONDE ILLUSTRÉ nous donne aujourd'hui une reproduction si gracieuse en première page.

La bonté, la beauté, l'élégance, tous les sentiments de l'âme, la femme les possède au suprême degré : et celui qui le nie, n'a jamais connu les trésors d'un cœur de femme, ne les a peut-être jamais recherchés, n'a sûrement jamais aimés.

Quoi de plus naturel, chez l'artiste dont le cœur vibre à chaque coup de pinceau—puisque c'est son âme qu'il incarne dans son œuvre,—quoi de plus naturel que de représenter les sentiments physiques, si nous osons employer cette expression, sous les traits de la femme ?

Mais—il y a toujours un *mais* !—il faut voir aussi l'ombre : car il y a toujours aussi une ombre à tout tableau !

Ici, l'ombre, ce sont les malheureux. C'est la femme encore qui nous enseignera, sous le chaud rayonnement de sa charité, de son bon cœur plein de toutes les tendresses, à compatir aux misères du pauvre.

Car l'hiver est dur,

"Il fait si froid dans leur foyer désert !"

Pauvres gens !... Et les petits enfants !... Cela vous ferait pleurer.—F. P.

Aux yeux de la jeunesse l'amour apparaît comme un beau nuage doré planant dans un ciel pur et serein ; défiez-vous, jeunes gens, de ce nuage : souvent il porté l'orage dans ses flancs.—ADOLPHE HURTEAU.

## NÉRON

(ESSAI TRAGIQUE)

(Le vaisseau qui mène Agrippine à la mort s'éloigne. Néron sur le rivage avec un de ses intimes.)

NÉRON

Mon confident, regarde, à l'horizon lointain,  
Ne vois-tu pas blanchir ses voiles de satin !  
Il vogue sur les eaux ainsi qu'une colombe  
Ce vaisseau qui conduit ma mère dans la tombe,  
Ce vaisseau que sa voile emporte au vent du soir,  
Et qui semble s'éteindre au loin sous le ciel noir.  
Approche, ami ! J'ai peur ! Oui, j'ai peur des fantômes.  
Réponds, quand tout sommeille, aux palais, sous les chaux,  
Le tombeau garde-t-il toujours ses habitants ?... [mes.  
Leurs spectres sortent-ils à ces mornes instants,  
A cette heure troublante et pleine de silence,  
Où la nuit sur la terre étend son voile immense ?  
Moi je frémis encor de mon crime incertain,  
Je doute de Néron, je doute du destin.  
Je voudrais, sans merci, voir pleurer mes victimes,  
Faire couler du sang, accumuler des crimes ;  
Je voudrais être seul régnant par la terreur,  
Être plus que Néron, être plus qu'empereur ;  
Je voudrais des pouvoirs escalader le faite ;  
Je voudrais commander aux vents, à la tempête ;  
Je voudrais, je voudrais, sous mon regard de feu  
Voir, la nuit, s'allumer la route du ciel bleu,  
Les astres m'obéir dans les océans d'ombre,  
Et je tremble à l'aspect de ce vaisseau qui sombre,  
Et je crai s de revoir dans mes tristes ennemis,  
Se lever Agrippine au milieu de mes nuits.  
Lâche !

ANICETUS

Allons donc, seigneur, elle va dans les ondes ;  
Quand elle quittera ces demeures profondes  
Où Pluton retient tout sous sa rigide loi,  
Nous serons disparus dès longtemps, vous et moi.  
D'ailleurs, ne craignez rien, la porte de la tombe  
Quand une fois ouverte, elle se ferme, et tombe,  
Retient dans ses cachots mieux scellés tous les jours,  
Celui qui vient hélas, y vivre pour toujours.  
Mais quels tristes soucis occupent donc votre âme ?  
Chassez, cela seigneur. Oh ! quels regards de flamme !

NÉRON

Dans la plainte profonde, éternelle des flots  
N'entends-tu pas monter des râles, des sanglots !...  
Elle approche... elle approche... elle vient, la victime,  
La vois-tu sur la lame ?... O mon meurtre ! O mon crime !  
O sang que j'ai versé ! O fantôme vengeur !  
De grâce laissez-moi ! Pitié pour l'empereur !

ANICETUS

Je commence à trembler, quel est donc ce mystère ?

NÉRON

Reviens-tu de la mort, fantôme de ma mère ?

ANICETUS

Imagination, vaine chimère, erreur !

NÉRON

Non, non, je l'aperçois, dans toute son horreur,  
Avec ses noirs cheveux que couvre l'onde amère,  
Son geste menaçant... oh ! oui, c'est bien ma mère.

HECTOR DEMERS.

Montréal, 1897.

## Mlle MARIE MICHELINE BROQUART

Franchement, je détournai la tête et je souris.

C'est qu'il était si raide dans son col des dimanches,  
dans sa redingote mal coupée, dans son pantalon trop  
court, énorme, dans laquelle ses deux pieds à la fois  
eussent été fort à leur aise.

Puis elle, — mon Dieu ! elle ressemblait tant à une  
pivoine !

Courtaude, elle laissait émerger d'un flot de dentelle,  
de rubans et de falbalas rouges, deux grosses joues de  
la même couleur.

Et ils venaient ainsi sur la grande route, la main  
dans la main, sans rire ! — mais un peu timides, avec  
un air qui eût pu faire croire qu'ils avaient perdu quel-  
qu'un de leurs proches...

Chers paysans ! ils s'aimaient : ils étaient heureux !

Le bonheur est si peu exigeant !

Aussi, est-ce bien toute une idylle dont je fus té-  
moin durant mes quelques semaines de villégiature.

Non pas un de ces poèmes à la mode, poudré, soigné,  
enrubanné, dont les scènes sont étudiées à l'avance et  
visent à l'effet, non ; mais une pastorale qui, pour  
n'avoir ni berger, ni bergère, ne s'en déroulait pas  
moins sous le beau ciel bleu, aux gais refrains des  
oiseaux, aux mille bruits de la nature en fête.

Il y avait bien là aussi, comme au second plan du  
tableau, une modeste écrivaine dont le cœur s'était  
quelque peu refroidi aux démonstrations sensibles des  
pastoraux et des pastourelles, mais elle se sentait re-  
vivre dans cet entourage si plein de franchise, de sim-  
plicité, d'amour.

\* \* \*

Jacques Broquart et Madeleine Landry, que j'avais  
croisés dès mon arrivée à S... étaient voisins.

C'était dans la famille de cette dernière que j'avais  
établi mes pénates.

Le père Landry possédait, je ne me rappelle plus  
combien d'arpents de terre, rapportant, bon an, mal  
an, d'assez gros bénéfices.

Les Broquart, au contraire, étaient des gens pauvres.  
Leur maisonnette n'était entourée que d'un modeste  
potager, suffisant modestement à la consommation des  
douze bouches qui se rangeaient autour de la nappe  
grise, à l'heure du repas commun.

Donc, Broquart père, fils, filles, travaillaient pour  
les cultivateurs à l'aise durant la belle saison. Jacques,  
— pour ne parler que de celui-là, — faisait les foins chez  
mes hôtes. Et chacun devant prêter main-forte aux  
champs, à l'heure de la récolte, Madeleine se joignait  
à la troupe des rudes et gais moissonneurs.

Or, était-ce hasard ? était-ce délicatesse, ménage-  
ment du dieu qui protège les amoureux ? — je me le  
demandai souvent — Madeleine et Jacques travaillaient  
de concert.

Quand l'énorme faux mécanique avait couché sur le  
sol ses gracieux andains, alors apparaissaient, sous le  
soleil se levant à peine, Jacques et Madeleine retour-  
nant, étalant avec leurs longues fourches, aux dents  
en bois, l'herbe encore dégoutante de rosée. Et cette  
tâche s'accomplissait avec une activité inconcevable  
pour moi, chez des jeunes gens qui s'aiment et qui  
éprouvent du plaisir à se le dire souvent.

Je les suivais, de ma fenêtre, des heures entières,  
et aussi loin que mon regard pouvait les apercevoir.

Oh ! Jacques tournait bien la tête de temps en  
temps, et Madeleine savait bien aussi choisir ce mo-  
ment pour lever ses grands yeux vers le robuste faneur  
et lui faire admirer un de ses bons gros sourires qui  
parlaient si haut, mais l'ouvrage n'en souffrait rien !  
Et je n'ai jamais entendu Landry père se plaindre de  
la lenteur aux champs de sa fille et de son jeune voisin.

\* \* \*

A coup sûr, Jacques n'avait pas un physique dont  
se seraient coiffées nos élégantes de la ville ; il n'avait  
ni cette démarche, ni cet esprit prime-sautier qui  
charment si fort ici. Mais plus d'un de nos gaudins  
lui aurait envié sa voix superbe.

A Montréal, il aurait fait les délices de nos concerts,  
de nos chœurs d'église : on l'aurait appelé un beau  
ténor ; à la campagne, on le nommait le bon chanteur.

Fallait l'entendre aussi, à la veillée, assis sous la  
charmille, Madeleine tout près et entouré des gars et  
fillettes du voisinage. Certes ! il n'était plus ce même  
garçon embarrassé, craintif, quand il faisait monter  
vers le ciel calme, en accents purs et bien rythmés, les  
notes vibrantes, émues, de nos vieilles chansons cana-  
diennes, ou quelques romances en vogue que lui avait  
appries une cousine de la ville.

Eh ! bien, dans le bosquet voisin, je me suis souvent  
oubliée, charmée par le gosier de ce gaillard-là !

Bientôt toute cette gent campagnarde s'habitua à  
mon visage : je n'effarouchai plus personne. On se fit  
à me voir courir les champs dès la première heure du  
matin, à me rencontrer, le midi, sous les ardeurs du  
soleil, quand le cœur m'en disait ; on se fit encore à  
me retrouver, le soir, sur le chemin, humant à pleins  
poumons ces brises rafraîchies dont j'aurais voulu  
m'approvisionner pour mon retour à la ville.

Avec le temps aussi, Madeleine me prit pour confi-  
dente.

Elle avait fait sa première communion la même  
année que Jacques ; il était son aîné de deux ans et  
ils se mariaient lorsqu'elle en aurait dix-huit.

Nous étions à la mi-août, la noce était pour octobre.  
Il est vrai, me dit-elle un jour, que Luc Lanthier  
est un meilleur parti que Jacques Landry, mais c'est  
Jacques que j'aime...

Puis, après un moment de silence, elle ajouta :

N'est-ce pas, Mademoiselle, qu'on ne doit se marier  
qu'à la condition d'être aimée beaucoup et d'aimer  
davantage ?..

Cette chère enfant ! comme elle exprimait bien  
toute ma pensée dans la sienne ! Il y a si longtemps  
qu'on ne se marie plus par amour !

A la ville, on se marie quand le parti est d'un beau  
physique ou d'une belle naissance, quand la fiancée a  
une ronde dot : à la campagne, généralement, c'est  
quand la ferme manque de bras.

Ce Luc Lanthier, j'ignorais même son nom ; je ne  
savais d'où il venait, qui il était : j'allais l'apprendre.

\* \* \*

Un soir que le disque radieux de la lune s'était laissé  
voiler par quelques nuages gris, que la brise soufflait  
tiède et tout imprégnée de l'odeur des foins fraîche-  
ment coupés, j'étais restée sans lumière dans la pièce  
que j'occupais particulièrement chez les Landry, et,  
debout, près de la fenêtre ouverte, admirant encore la  
campagne dans cette demi-obscurité qui a ses charmes,  
j'étais rendue loin, bien loin dans le délicieux pays des  
rêves.

Mon hôteesse, au rez-de-chaussée, chantait à voix  
basse, berçant sur ses genoux un gros poupon de quel-  
ques mois, et le plus profond silence semblait régner  
partout ailleurs, quand je crus entendre, comme ven-  
nant du chemin, des soupins étouffés, des sanglots  
comprimés, quoi !

Je me penchai sans bruit : Jacques et Madeleine  
étaient là, sous ma croisée ; et c'était Madeleine, la  
pauvre fille, qui pleurait ; Jacques avait aussi des  
larmes dans la voix, le brave garçon !

Je frémis : que se passait-il donc ? Qu'allait-il arri-  
ver ?..

Et Madeleine qui, déjà, essayait sa robe de mariée !  
Dieu me pardonne ! je prêtai l'oreille.

Jacques parlait avec chaleur ; Madeleine, tout en  
larmes, répondait de même : je ne pouvais saisir que  
des bribes de leur conversation.

— Luc Lanthier, — disait Jacques, — il ne faut plus  
lui parler :... il t'aime, ... si tu allais l'aimer !..

Et Madeleine de reprendre, désolée :

— Je t'aime !... que crains-tu ?... je serai sitôt ta  
femme...

Ils causèrent ainsi longuement, si longuement que  
Madeleine avait séché ses pleurs et que la voix de  
Jacques paraissait toute rassurée, quand je vis leurs  
deux têtes brunes se rapprocher et, ma foi ! le bruit  
de lèvres se rencontrant monta jusqu'à moi...

Je fus si surprise que je me retirai discrètement, et  
j'entendis Jacques s'éloigner si rapidement que je le  
crus lui-même effrayé de la hardiesse qui lui avait fait  
prendre son premier baiser sur les lèvres de sa fiancée.

Je connaissais désormais Luc Lanthier : c'était un  
rival de Jacques, lequel tenait celui-ci sur des charbons  
très-ardents.

\* \* \*

Mais, comme dans le pire des mondes tout finit bien  
qui commence bien, le mariage ne s'en fit pas moins  
entre Jacques Broquart et Madeleine Landry.

Septembre avait été si beau que je m'étais laissé  
prendre par ses grandes caresses : depuis deux se-  
maines j'aurais dû retourner à la ville.

Puis, je m'étais tellement rapprochée des Landry,  
je les avais traités tous avec une telle condescendance,  
qu'ils semblaient croire que j'étais devenue comme  
quelque chose de leur famille : ils avaient peine à me  
voir partir, les braves gens ! Et surtout, ils auraient  
bien aimé me garder pour la noce ! ! !

Mais j'entendis de la ville le bruit des violons grin-  
cheux et je sais qu'on dansait encore le lendemain  
lorsque le coq chanta.

Je les fus revoir l'été dernier, et je trouvai tout ce

monde dans une telle exubérance de gaieté, de santé, de paix heureuse, que je regrettais de ne pouvoir vivre encore quelques semaines au milieu d'eux, de leur bonne vie des champs, toute de naïveté, de franchise et de calme bonheur.

Mais on me garde aussi là un bon souvenir, et voici où j'en arrive.

Avec ce sourire narquois qu'ont toutes les domestiques venues de la campagne, pour ce qui est grossier, rustaud, dès qu'elles se sont polies quelque peu elles-mêmes à notre contact, ma petite bonne m'annonce, un matin, qu'on veut me voir.

Jacques était là debout, n'osant regarder ni à droite, ni à gauche ; ni le plafond, ni le parquet ; faisant tourner gauchement entre ses doigts son *haute-forme de noce*, qu'il tremblait de laisser tomber à chaque mouvement.

Persuadée que le discours préparé par mon visiteur nouveau n'était pas fort élaboré, j'interpellai, à la bonne franquette, le pauvre garçon.

—Allons donc ! m'écriai-je, quelle visite inattendue ! Et Madeleine, comment va-t-elle ?

—Eh ! bien Mamz'elle..., je pourrais peut-être vous dire... qu'elle n'est pas trop mal... pour le temps...

—Ah ! y aurait-il du nouveau chez vous, Jacques ?

—Eh ! bien, Mamz'elle, vous l'avez dit !... Et Madeleine m'envoie comme ça pour vous demander si... si vous voudriez bien porter notre petite fille au baptême...

—Mais certainement, certainement, mon ami ! mes félicitations de plus !

Et, tandis que dans la mienne je serrais sa main franche, des sueurs perlaient à grosses gouttes sur le front de l'honnête Jacques, deux larmes émues glissaient sur ses joues.

Voilà comment j'ai l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ mademoiselle Marie-Micheline Broquart, née hier, du légitime mariage de Jacques Broquart et de Madeleine Landry.

*Les parrain et marraine ont signé.*

*J. G. Maucé*

LE PAIN

*Humblement dédié à M. G. Clémenceau, France*

Sous le titre : "Une leçon sanglante," une publication périodique de Montréal, 25 décembre dernier, publiait un article du *Journal de Paris*, signé G. Clémenceau. Cette exécution sanglante, comme l'appelle la revue qui la reproduit, a été faite au sujet de l'incident suivant : A la fête des Castellane, donnée l'été dernier, au Bois de Boulogne, Mme X... (qui est une Canadienne), trouvant le gazon humide, demanda un tabouret. Les habitués ne purent en trouver. Alors Mme X... saisit une miché de pain et s'en fit un tabouret.

Nous comprenons tous l'indignité de l'action qui a révolté la plupart des personnes présentes, et la leçon de M. Clémenceau était méritée.

Si donc je désire protester aujourd'hui, ce n'est ni pour excuser l'action, ni pour blâmer la leçon, mais pour dire que, si notre ex-compatriote a mal fait, le Canada n'en est pas responsable.

Donnez-nous aujourd'hui notre pain...

Depuis près de dix-neuf cents ans cette admirable prière enseignée par la bouche divine du dispensateur de tous biens et transmise à toutes les générations, les habitants du Nouveau Monde, grands et petits, pauvres et riches la répètent chaque jour, dans toutes nos demeures. Qu'il soit de seigle ou de pur froment, blanc ou noir, nous respectons le pain qui soutient, fortifie et donne la vie à tous. A nous aussi, habitants des froides régions du Canada, nos mères nous répètent sans cesse : "Ne gaspillez pas le pain du bon Dieu, le pain dont souvent le pauvre, mourant de faim, mendie un morceau qui lui donnera la vie, et dont l'orphelin maintes fois est privé. Il ne faut pas gaspiller le pain, même les miettes qui tombent de nos tables doivent être mises à profit, et nous les jetons enfants, aux oiseaux qui visitent nos demeures.

Vous êtes heureux, monsieur, de dire que Mme X...

n'est pas française et vous avez raison peut-être de vous réjouir de cette circonstance. Hélas ! Je ne puis comme vous, penser que "cette femme sacrilège est une étrangère." C'est pourquoi je prends aujourd'hui la plume, sinon pour répudier comme nôtre cette femme dont, dans vos salons aristocratiques, on reçoit la rusticité parce que les millions d'un vieux riche l'ont dorée, du moins pour dire publiquement et à tous : ce n'est pas l'éducation que nous recevons ici, ce ne sont pas les principes enseignés à Mme X... qui sont responsables de cet écart de votre hôte. Fût-elle restée dans notre pays de neige et de frimas, jamais la pensée de fouler aux pieds le pain dont on lui avait appris à respecter la sainteté ne lui serait venue, même si elle fut devenue riche parmi nous. Vous avez gâté celle à qui vous donnez l'hospitalité et c'est chez vous, parmi ceux qui, rendant hommage à la fortune, n'ont pas su distinguer les misères qu'elle avait recouvertes.

Je voudrais voir une plume plus habile que la mienne, protester au nom de la femme canadienne, de cette "outrageuse insolence" de Mme X..., qui est canadienne. Moi aussi, je suis canadienne-française, et c'est au nom de toutes mes compatriotes, que je dis hautement : pas une d'entre nous n'est ignorante du

respect dû au pain. Mme X... a, sans réfléchir, commis une faute grave, je veux bien le dire avec vous, mais ce n'était pas la femme, ce n'était pas la Canadienne qui foulait ainsi aux pieds une chose sacrée pour tous, mais un être qui, après avoir fait fi de bien des choses saintes et sacrées et avoir été absoute chez vous, quand elle ne l'est pas ici, même dans nos demeures aristocratiques, a cru pouvoir faire impunément un pas de plus sans qu'on lui crie : halte-là ! tu n'iras pas plus loin. Les enfants gâtés, voyez-vous, se croient tout permis et sont d'autant plus audacieux qu'on leur a pardonné davantage.

Si j'ai osé écrire les quelques lignes qui précèdent, c'est que je sentais en moi frémir je ne sais quel instinct de révolte contre l'idée que l'on pourrait avoir de nous si on allait, (ne serait-ce qu'une seule personne), croire que c'est parce que Mme X... n'est pas française, qu'elle a commis l'acte qui vous révolte, ou bien que nos pieds déshabitués des neiges du Nouveau Monde pourraient, pour éviter un rhume, devenir sacrilèges.—Pardon de cette audace, pardon surtout d'avoir si peu éloquentement plaidé la cause que je me proposais de défendre.

BLUET.



La proportion du tabac fumé par habitant en chaque pays du monde est figurée par la taille de la pipe

## TIGRE ET LION

DRAME DU DÉSERT

Un de nos excellents officiers du régiment des zouaves pontificaux, qui avait servi quelques années comme officier dans l'armée française en Afrique, nous entretenait, certain soir, au célèbre café "Colonna," rue du Corso, à Rome, de la rude vie du soldat dans ce pays plus célèbre par saint Augustin, cardinal Lavigerie et ses pères blancs, que par le fameux exploits des Carthaginois.

Avec mon droit d'insolence si paternellement toléré par tous nos officiers, depuis l'illustre général de Charette, ou notre bien-aimé colonel Allet, jusqu'au dernier sous-lieutenant, je lui dis tout à coup :

— Mon capitaine, c'est fort bien, ces marches et contre-marches, ces guérillas et ces embuscades. Mais, en fait d'embuscades, n'en avez-vous jamais tendu au lion, au tigre, ou autres carnassiers de ce genre ?

— Oui, me répondit-il ; il y a longtemps que je te vois venir : tu veux sans doute une histoire ?

— Oui, oui, capitaine, s'écrièrent tous les officiers présents (et moi, qui n'étais que simple caporal alors : je n'avais pas dix-huit ans). Une histoire ! dites-nous une histoire !

Et le bon capitaine, secouant la cendre de son cigare sourit devant cette insistance. Ramenant son épée devant lui et s'appuyant sur la garde, il commença — écoutez, mes enfants chéris, ce que nous raconta notre capitaine :

" Nous avons quitté Blidah, assez belle ville d'Algérie à douze lieues et demie d'Alger, et marchions vers le sud. La chaleur était accablante ; nos hommes — j'avais avec moi la moitié de ma compagnie avec mon sous-lieutenant — haletaient sous le soleil, la poussière nous aveuglait : nous n'étions pas loin du Sahara. En ce moment, nous vivions en paix avec les turbulentes tribus de Touaregs, de Kroumirs, de Kabyles et autres barbares.

" Vers les dix heures du matin, un samedi, nous arrivons à une oasis magnifique, pas très grande : juste ce qu'il nous fallait pour établir un campement, et laisser à mes hommes un jour ou deux de repos. Ils en avaient, certes, bien besoin !

" Nous avions avec nous quelques marchands de Mourzouk, cette ville du Fezzan si renommée parce qu'elle est le rendez-vous des caravanes du Sahara. Ces gens, fort au courant du pays, me proposèrent une partie de chasse à une quinzaine de lieues plus au nord : nous serions quatre, montés sur les chameaux de ces négociants.

" Laisant la garde du camp à mon sous-lieutenant, je pris avec moi mon ordonnance, brave garçon alsacien, qui se fut jeté au feu pour moi.

" Et nous partîmes. Il était quatre heures de l'après-midi.

" Vers sept heures, grâce à nos chameaux, nous arrivions. Laisant nos montures en sûreté et sous la garde d'un des Africains, nous nous enfonçâmes dans les hautes herbes et les broussailles, à la recherche d'une sente quelconque. Le marchand tripolitain nous accompagnant, marchait devant : je le suivais, mon ordonnance fermait la marche.

" Bientôt, nous atteignions une mare traversée par un filet d'eau, et nous nous installions, assez rapprochés l'un de l'autre, sur des tertres formés par les racines soulevées des arbres nous abritant : devant nous, la sente bien battue, par où venaient se désaltérer les nimaux sauvages.

" Vers neuf heures du soir, par un ciel d'une pureté admirable, nous entendons un sourd rugissement. Nous étions sous le vent ; nous ne bougions pas plus que des statues. Nos fusils Lefauchaux dument chargés à balle, nous attendions, le doigt sur la détente, le revolver à la ceinture, le coutelas entre les dents, quand tout à coup, un autre rugissement, puissant, sonore, avec des roulements comme des éclats de la foudre, retentit en avant de nous.

" En ce moment, je distingue, dans le clair obscur de la sente, un énorme tigre s'avançant en rampant, cauteusement, avec ces précautions du chat guettant une souris.

" D'un autre sente venant rejoindre celle sur laquelle nous étions échelonnés, j'aperçois un magnifique lion : les deux redoutables maîtres du désert se sont vus, ils ne peuvent reculer ni l'un, ni l'autre. Aucun des deux, d'ailleurs, ne paraît y songer !

" Un nouveau rugissement, mais en double, retentit : nous en sommes assourdis ! — Le tigre s'est replié sur lui-même, le lion est arrêté, la gueule contractée dans un rictus effroyable ; il se bat les flancs de sa longue queue touffue. Ils sont à petite portée de fusil de moi, qui suis le premier : je vous avoue que je ne pense point à tirer !

" Comme un ressort qui se détend, le tigre a bondi... Plus prompt que l'éclair, le lion s'est enlevé du sol, les deux fauves se rencontrent comme se rencontreraient deux boulets de canon tirés simultanément l'un contre l'autre. — Ils tombent entrelacés. — De rauques rugissements, le bruit des énormes mâchoires, les hurlements de douleur, tout vous terrifie !

" Dix minutes — dix siècles ! — dura le combat. Enfin, d'un coup de sa terrible griffe, le lion renverse le tigre, le découd : un râle du félin — c'est fini ! — Le lion, vainqueur, reste un instant la patte sur le cadavre de son ennemi, dans une pose pleine d'audace et de défi. (\*)

" Je l'ajuste à la tête... je presse la détente... le vainqueur, à son tour, roule pantelant sur le tigre.

" Nous emportâmes les fourrures. A cinq heures

(\*) Voir gravure, page 648.

du matin, nous étions de retour au camp, sans autre rencontre."

Je remerciai mon bon capitaine, me promettant de conter un jour cet exploit aux enfants sages. Il y a près de vingt-neuf ans que je me fis cette promesse : vous voyez, mes petits amours, qu'il n'y a pas prescription.

F. PICARD.

## PLUS DE BOSSUS

La communication extraordinaire que le docteur Calot a faite, ces jours derniers, à l'Académie de médecine prouve une fois de plus, à l'encontre de l'opinion émise par M. Brunetière, que la science est loin de faire faillite en ce siècle de progrès. On a donné la parole aux muets, aujourd'hui on redresse les bossus ; n'a-t-on même pas parlé ces temps derniers, un peu vaguement il est vrai, de rendre la vue aux aveugles ?



ENFANT BOSSU DEPUIS CINQ ANS

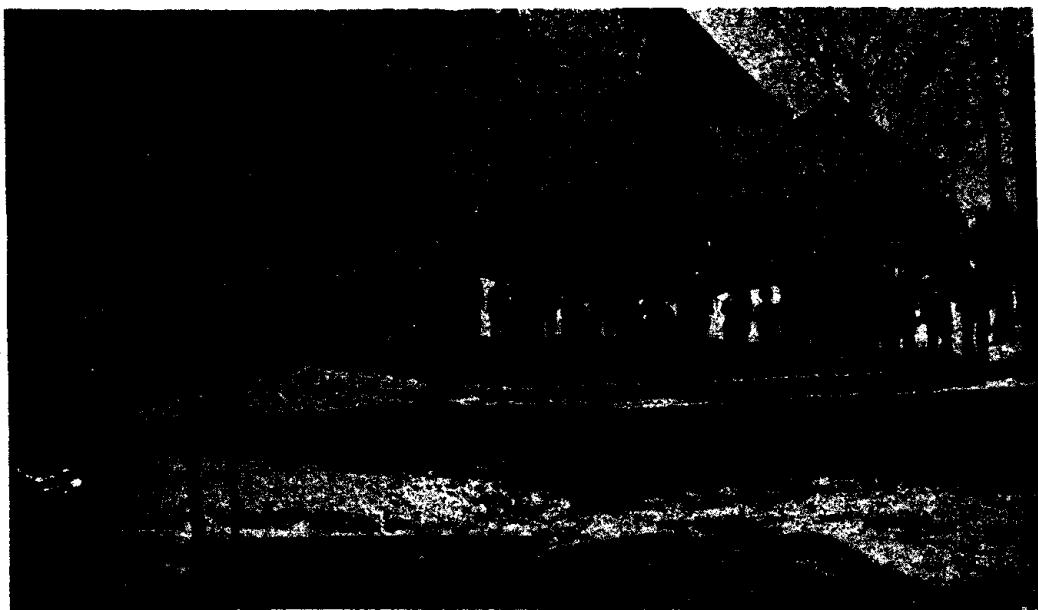
Toujours est-il que les générations qui suivront la nôtre n'auront plus le spectacle de ces malheureux êtres déformés et ridicules qui souffrent toute leur existence de leur infirmité. Le docteur Calot redresse les bossus ; il a déjà opéré ce prodige sur trente-sept sujets ; et, ce qui est aussi merveilleux que sa découverte, toutes ses opérations ont réussi. Disons tout de suite que, seuls, des enfants ont été traités.

Pour donner une idée bien exacte de sa manière de procéder, le docteur Calot fit passer devant les yeux de ses maîtres des photographies représentant des enfants bossus et un instantané pris pendant l'opération.

Puis une porte s'est ouverte et les académiciens ont vu défiler devant eux, droits comme des peupliers, une douzaine de garçonnetts dont ils avaient la photographie prise avant l'opération.

Deux mots d'abord sur le docteur Calot qui, inconnu hier, sera célèbre demain.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie franche et ouverte, le regard doux, l'al-



SAINTE-ANNE DES PLAINES.—APRÈS LA MESSE

lure plutôt modeste et absolument sympathique. Il exerce les fonctions de médecin à l'hôpital Rothschild à Berk-sur-Mer. On sait que cet établissement est affecté aux enfants rachitiques, tuberculeux, etc., et qu'un grand nombre d'entre eux ont le mal de Pott.

Frappé de leur situation misérable, il a longtemps réfléchi à cette question de l'impossibilité de corriger leur difformité ; il a pesé les dangers que la correction vraie, immédiate, en apparence brutale pourrait entraîner pour la vie de l'enfant ou pour le fonctionnement de la moëlle épinière, il s'est appliqué longtemps à rechercher un moyen de maintenir mathématiquement cette correction une fois obtenue et à établir les ressources que possédait la nature pour réparer les désordres produits dans le rachis, soit par la maladie soit par les manœuvres chirurgicales de correction.

Pourquoi est-on bossu ? parce que la colonne vertébrale s'est effondrée. Qu'y a-t-il lieu de faire ? Relever la colonne vertébrale, la redresser et la maintenir droite par un appareil jusqu'à ce que la nature ait refait les soudures. Cette opération se fait sous l'influence du chloroforme. L'enfant est retourné sur le ventre, deux aides à la tête et aux pieds tirent en allongeant l'enfant, deux autres le maintiennent sous la région ombilicale et sous le sternum. Le docteur opère avec les mains une pression extrêmement vigoureuse sur la gibbosité, procédant avec méthode jusqu'à ce que les vertèbres déplacées soient rentrées au niveau ou même au-dessus des vertèbres voisines.

L'on perçoit sous la main et l'on entend même quelquefois des craquements osseux qui témoignent des



L'OPÉRATION

Mais le difficile était de maintenir dans sa position normale l'épine dorsale dessoudée. Tout faux mouvement pouvait entraîner une rupture de la moëlle et occasionner la mort immédiate. Aussi le docteur a-t-il imaginé un appareil dans lequel on doit placer le sujet. Voici comment il constitue cet appareil.

Un bandage plâtre circulaire est appliqué sur une couche de ouate, en mettant à la place de la gibbosité des tampons de ouate entrecroisés qui permettent de serrer les bandes ouatées avec force sans avoir à redouter pour l'enfant une gêne dans les fonctions des viscères thoraciques abdominaux.

Dix à quinze minutes suffisent pour la construction de l'appareil. A la quinzième minute, le plâtre est solide, l'enfant peut se réveiller : l'opération est terminée.

Cet appareil plâtre restera en place trois ou quatre mois. Lorsqu'on l'enlève, le dos est plat. On remplace l'appareil par un autre semblable, qui a la même durée. Après le deuxième ou troisième appareil, l'enfant est autorisé à marcher avec un corset, il entre dans la période de convalescence. La correction absolue de sa difformité a demandé dix mois.

Tel est le traitement que fait suivre le Dr Calot aux bossus qu'il opère et, comme nous le disions plus haut, il n'a pas eu un seul accident.

Maintenant, il est bien entendu qu'il ne s'agit que d'enfants dont les bosses sont en formation, et aucune expérience n'a été tentée sur les adultes. C'est déjà très joli de pouvoir affirmer dès aujourd'hui qu'on peut empêcher les bosses de pousser.

L'Académie de médecine a félicité le Dr Calot de sa communication ; elle a chargé deux de ses membres, les Drs Monod et Reclus, de faire un rapport sur cette intéressante question. Il est acquis dès maintenant que la découverte médicale du Dr Calot sera mise à la portée de tous les praticiens. — L.-M.

permet d'y demeurer près de cinquante ans. Avec de la fortune, on peut réussir partout.

Nous avons dit les traitements ignobles que l'on fait subir là, aux misérables remplaçant les esclaves : et tous nos lecteurs ont pu voir, dans nos journaux, le récit navrant des *revenants*... nous allons dire d'outre-tombe ! C'est un peu vrai, cependant !...

Mais il en est, de ces pauvres Canadiens, qui n'ont pu revenir : le consul anglais à San Paolo prie nos gouvernants de leur venir en aide. Faudra-t-il que les gouvernements étrangers rapatrient nos compatriotes ? Nos ministres d'Ottawa resteront ils insensibles devant tant d'infortune ?

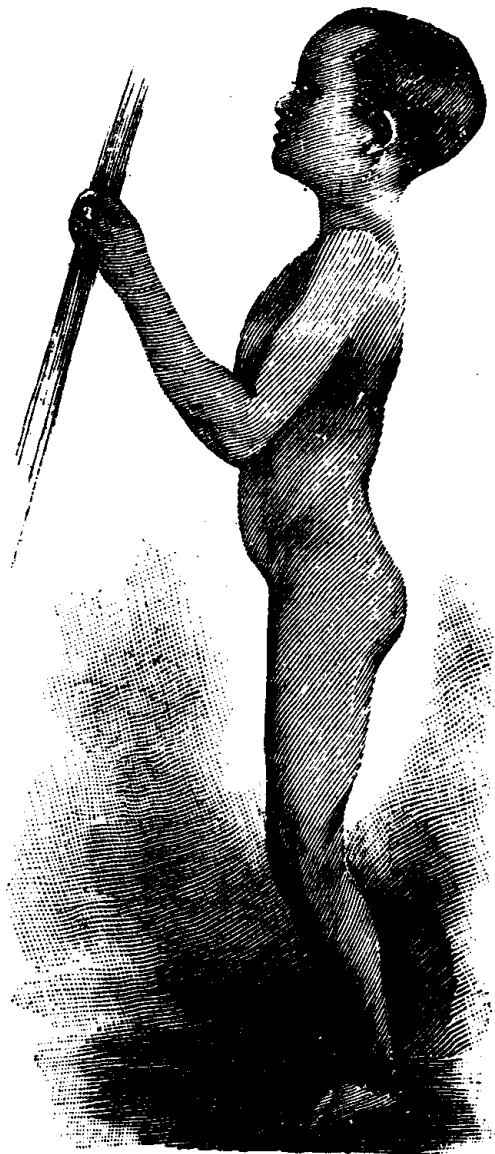
Que ce soit la faute de ces pauvres gens, nous le concédons : mais il y a un devoir absolu, c'est l'honneur du pays qui est en jeu, de s'intéresser à ces êtres souffrants ! Ils meurent, là-bas, dans d'atroces souffrances morales bien plus que physiques ! Ne plus revoir leurs parents ! leur pays ! n'avoir, peut-être, même aucun secours religieux, cette suprême consolation.

Que le gouvernement agisse donc—ou que les Canadiens-français organisent des souscriptions :—n'avons-nous plus de cœur ?

Malheur aux riches égoïstes ! Ils jouissent, soit : les malédictions de Dieu et des hommes les attendent au seuil de l'éternité. Et ce ne seront pas les quelques pièces d'or données à telle ou telle œuvre qui détourneront d'eux la voix du sang les accusant. Tandis qu'au milieu de la pompe et de l'encens, on les conduira à six pieds sous terre, l'infinie Justice devenue l'inexorable Vengeance chariera leurs âmes en enfer !

Pitié pour ceux qui pleurent, pour ceux que rongent la faim, le désespoir !

FIRMIN PICARD.



QUATRE MOIS APRÈS L'OPÉRATION

dérangements des deux segments rachidiens et du glissement des vertèbres les unes sur les autres. Il faut pour obtenir la correction complète de une à deux minutes.

Le docteur n'a jamais constaté d'accidents sur trente-sept cas. Il a même été surpris de la facilité avec laquelle la correction s'obtient.

## LE CANADA AU BRÉSIL

Enfin ! voici revenus la plupart de nos malheureux compatriotes, qui, trompés par les promesses éhontées de vendeurs de chair humaine, avaient cru faire fortune dans ce pays barbare encore dans ses relations sociales.

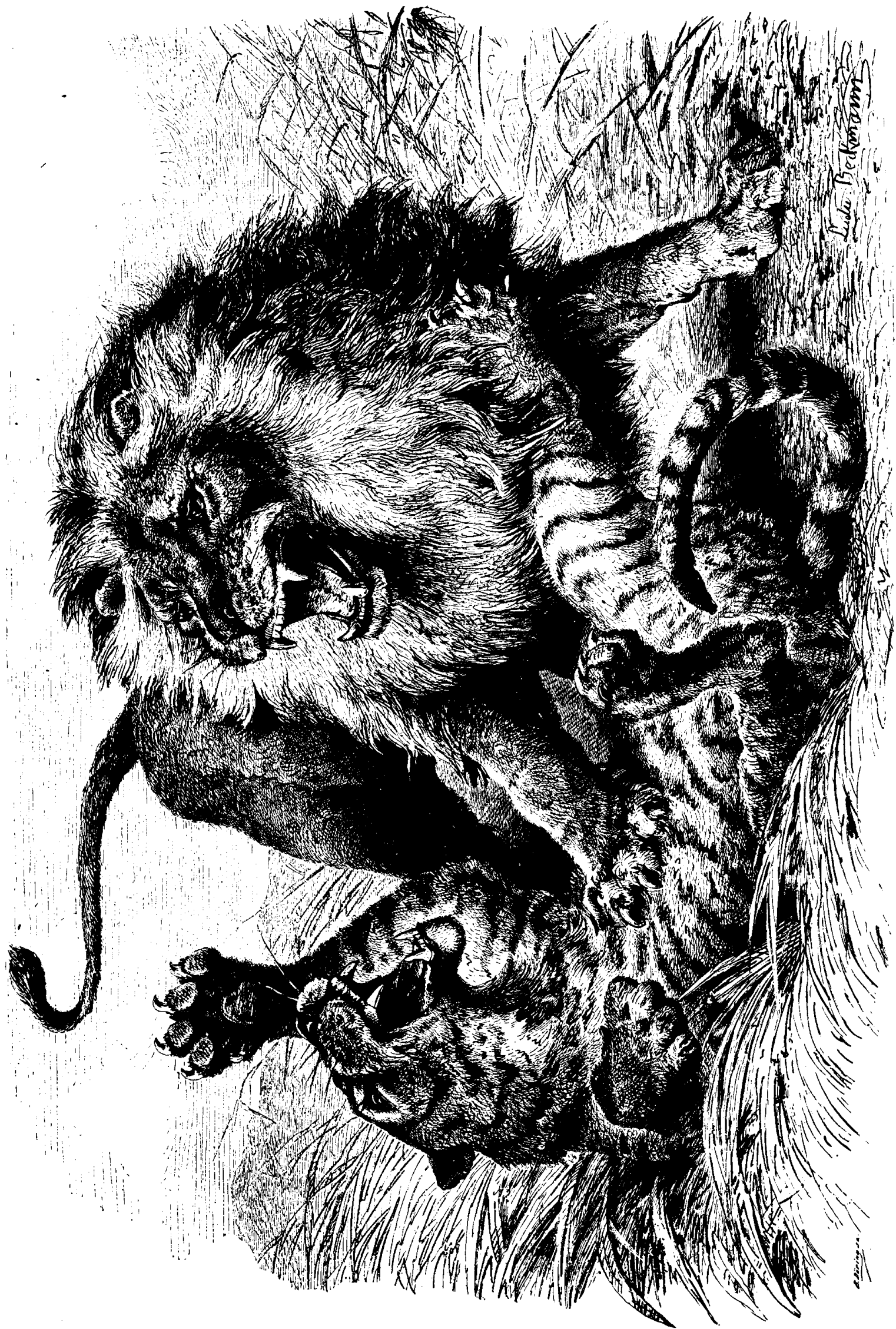
Nous avons écrit nous même, avant le départ du *Moravian* ce qui attendait nos pauvres Canadiens là-bas : nous avons dit, dans LE MONDE ILLUSTRÉ, tenir nos renseignements d'un oncle qui fut médecin estimé, honoré, dans ces pays malsains ; sa fortune lui

## AUTOUR DE LA CUISINE

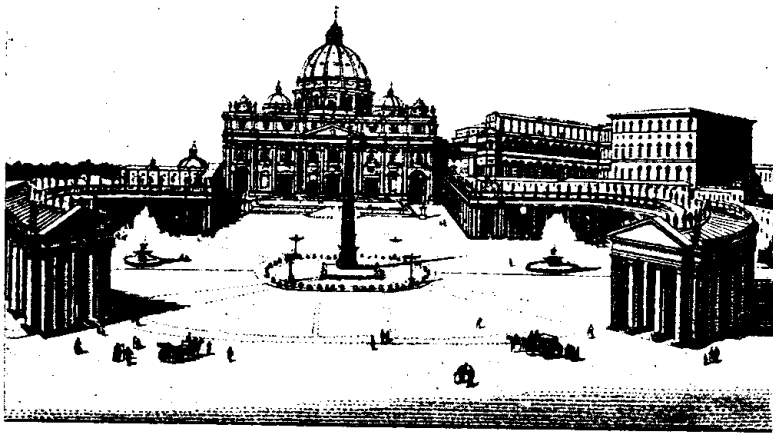
*Crème brûlée.*—Pour une pinte de lait, prenez dix jaunes d'œufs, battez-les bien à part, avec du sucre en poudre, dans une casserole en cuivre. Ajoutez un morceau de vanille puis versez le lait chaud en tournant toujours dans le même sens.

Mettez sur un feu vif sans arrêter de tourner. Quand la crème est bien prise, versez dans un plat et laissez refroidir ; puis saupoudrez-la avec du sucre en poudre, et brûlez la surface au moment de servir, avec un fer plat et rouge.

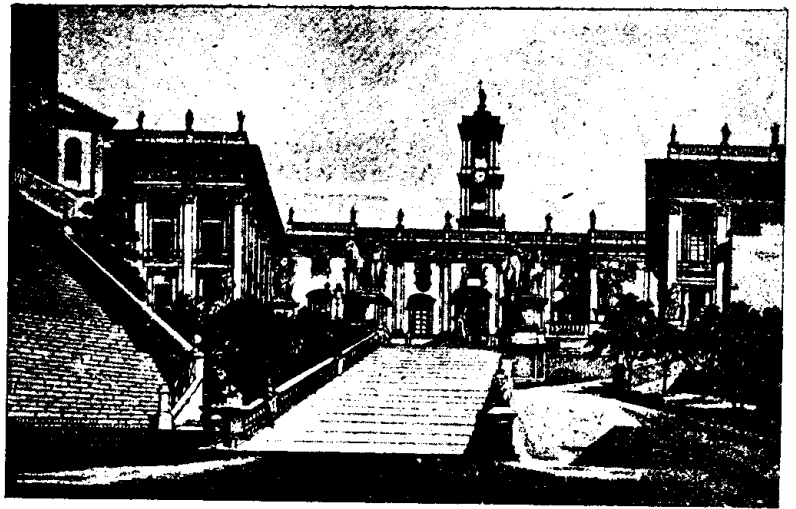




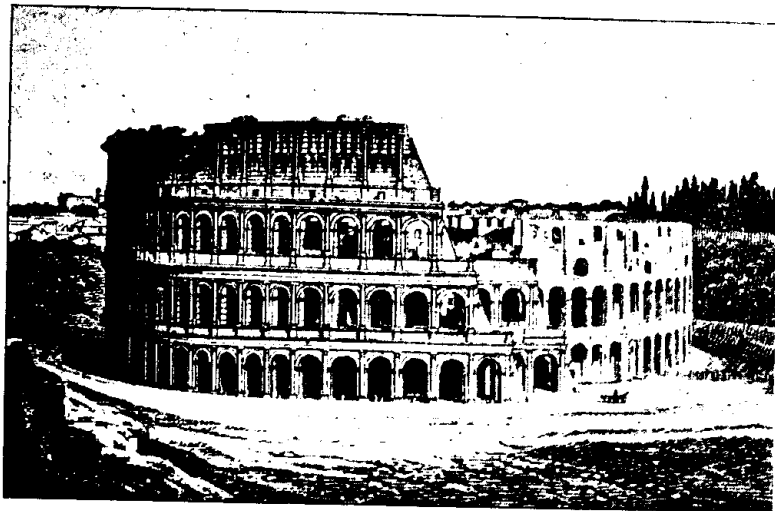
LION ET TIGRE



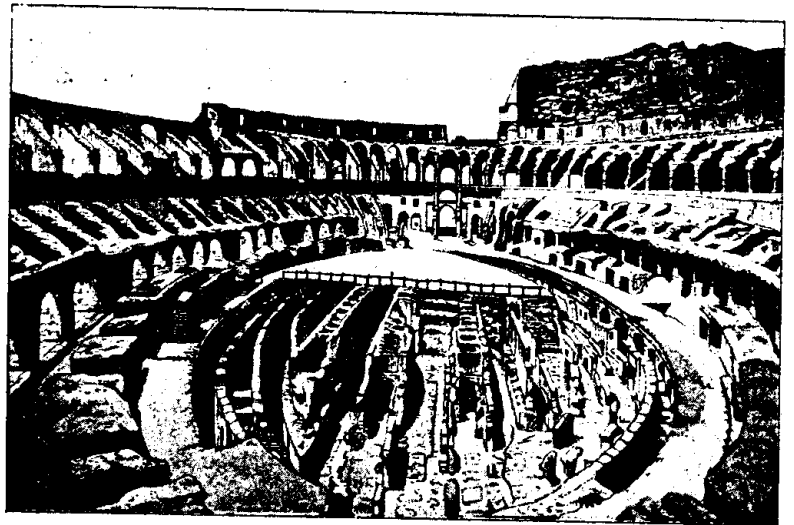
La Basilique de Saint-Pierre, au Vatican



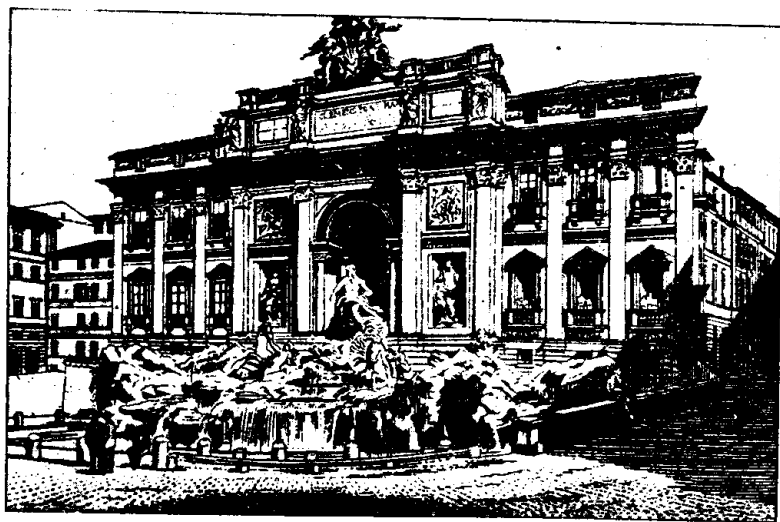
Le Capitole



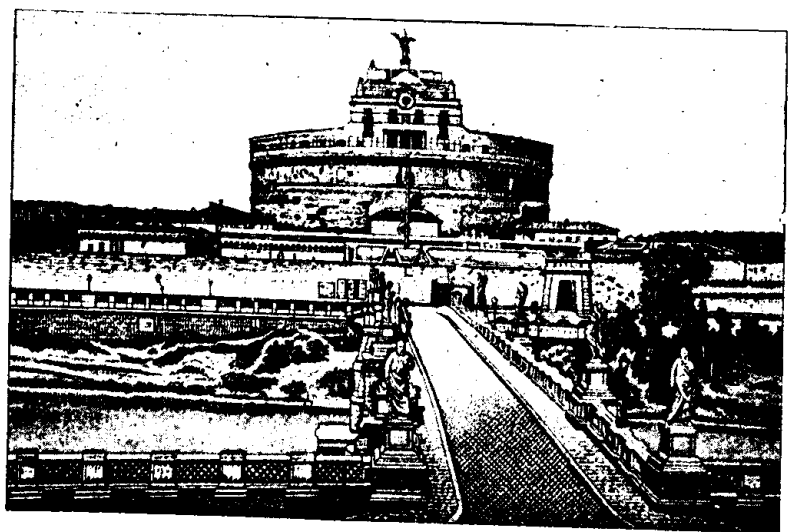
Le Colisee



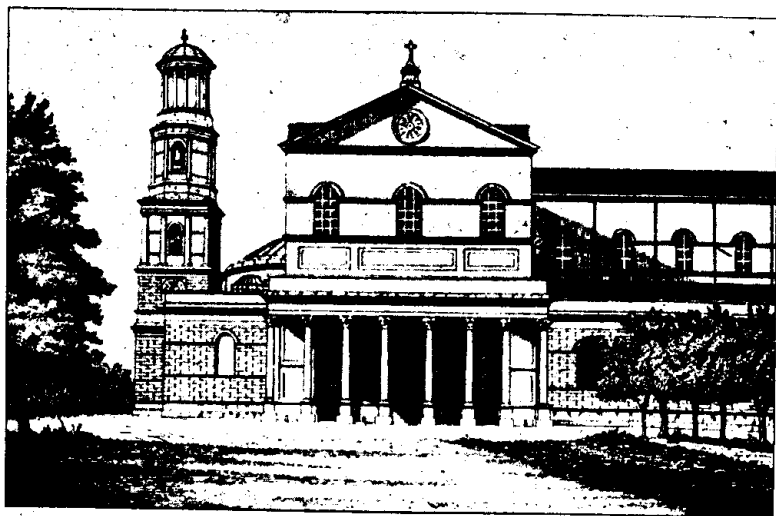
Interieur du Colisee



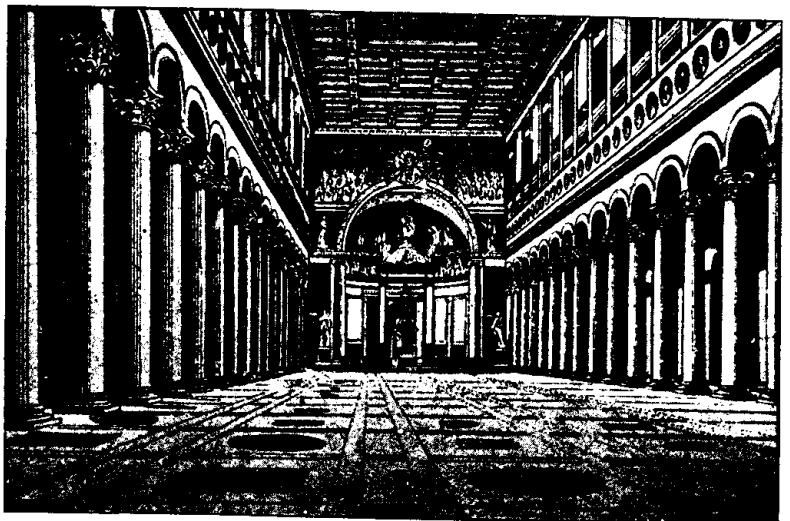
La Fontaine de Trevi



Le Chateau Saint-Ange



La Basilique de Saint-Paul



Interieur de la Basilique de Saint-Paul

## PAUL ARÈNE

Le 18 décembre dernier, mourait à Antibes, là-bas, sur les bords de la Méditerranée, un poète doux et bon, des plus indulgents aux jeunes : M. Paul Arène.



Il était né à Sisteron, sur la Durance, dans les Basses-Alpes.

Il écrivit des vers délicats en français et en provençal, et nombre de chansons qui eurent leur heure de vogue : malheureusement, ses jolies et spirituelles poésies, éparses dans les revues et dans les journaux, n'ont pas été réunies en volume ; espérons que quelques-uns de ses amis s'en occuperont.

Tous les ans, il aimait à passer quelques jours de vacances à la maison paternelle que garde sa sœur, une lettrée délicate aussi, paraît-il.

M. Paul Arène recevait, le jeudi 17 décembre, la dépêche télégraphique lui annonçant que la Société des gens de lettres lui avait attribué un prix de trois mille francs ; le lendemain, le poète était mort. — F. P.

## L'ENFANT MARTYR

(Voir gravure)

Il y a cinq semaines environ, Paris, la Ville-Lumière, le Cœur ou le Ventre de la France, suivant qu'on la considère sous son bon ou sous son mauvais aspect, Paris était réellement révolutionné, bouleversé, par la découverte d'un crime heureusement très rare.

Dans une petite rue des quartiers malsains de la ville, là où gît à l'état latent la malédiction humaine tout autant que la malédiction divine, dans la rue Vaneau, on trouvait sous une porte, un pauvre enfant mourant : à peine comptait-il deux ans.

Son corps n'était qu'une plaie : des plaques noires indiquaient les coups qu'il avait reçus, les chairs saignantes faisaient voir que le pauvre ange avait été mis sur le feu.

Oh ! c'est ignoble, c'est horrible, c'est révoltant !...

Un petit chien seul prenait pitié de l'ange expirant... Et quel était le bourreau de ce petit être qui n'avait jamais fait le mal ?

—Tenez ! on rougit d'être homme, quand on lit ces infâmes, ces diaboliques lâchetés !...

Le bourreau, c'était le père !

Le père ! celui à qui Dieu délègue l'incroyable faveur de continuer sur terre l'œuvre de Dieu !...

Que de fois n'avons-nous pas dit, écrit dans les journaux du vieux et du nouveau monde, qu'il faudrait faire mourir dans les plus atroces souffrances celui qui ose lever la main sur son père, sur sa mère.

Mais un père, martyriser un ange !...

Les instruments de torture seraient salis, souillés, au contact de cette chair de dégoûtante canaille !

Les beaux anges du ciel vinrent enfin chercher leur petit frère martyr.

Et là-bas, les démons les plus horribles, ces furies des anciens, achevaient d'exciter la bête sanguinaire qui portait, le maudit ! le doux nom de père ; achevaient d'exciter cette infâme sorcière dont le nom devrait être synonyme de douceur, de bonté, indiquant des trésors d'indulgence : la grand'mère !

De la marâtre, nous n'en parlerons pas : notre plume se refuse à lui appliquer des épithètes qui souilleraient l'encre même !

O petits anges, mes petits enfants chéris qui lirez ceci : priez pour vos bons parents, afin que Dieu vous les garde bons—vous les garde bien, bien longtemps—! Et quand vous saurez ce que vous faites ; quand vous aurez l'âge et l'usage de la raison—oh ! alors, entourez-les de respect, d'amour tendre, de vénération absolue : ils représentent Dieu pour vous ici-bas !

F. P.

Toujours cette dérision lamentable : aimer de tout son cœur des êtres et des choses que chaque journée, chaque heure travaille à user, à décrépiter, à emporter par morceaux, et, après avoir lutté, lutté avec angoisse pour retenir des parcelles de tout ce qui s'en va, passer à son tour.—LOTI.

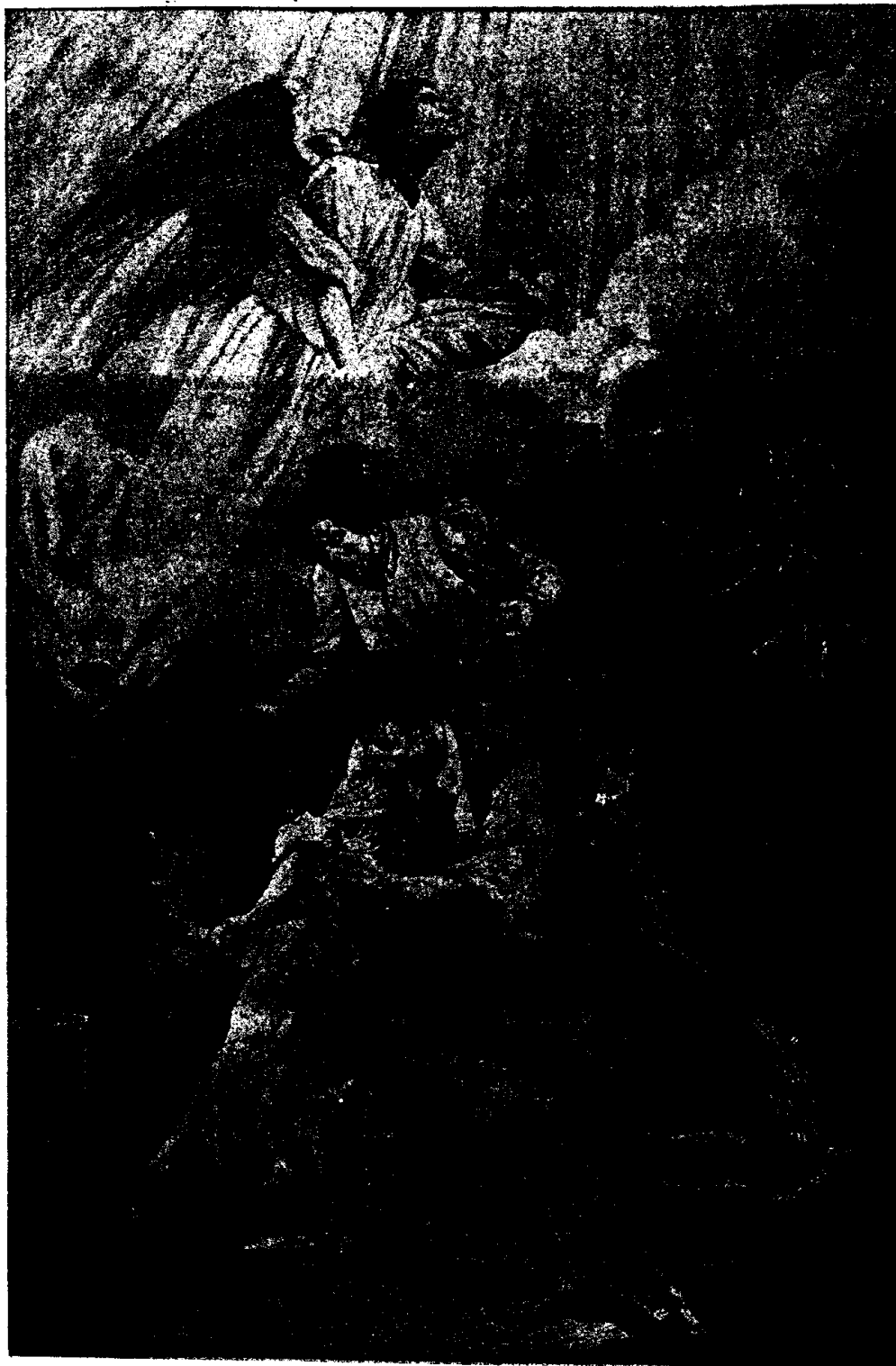
## A TRAVERS ROME

(Voir gravures)

Que de souvenirs évoque ce nom : Rome !... Souvenirs de grandeurs passées, souvenirs de la pompe impériale, à laquelle, depuis quatorze siècles, avait succédé la pompe des cérémonies grandioses de l'Église... pour arriver à la captivité du Souverain Pontife depuis 1870, époque à laquelle nous fûmes violemment arrachés à la garde du tombeau du Prince des Apôtres, tombeau se trouvant dans cette superbe basilique : Saint-Pierre au Vatican.

Bâtie sur les plans de Michel-Ange, la façade modifiée par le Bernin, cette basilique, célèbre entre tous les édifices religieux, mesure huit cents pieds de long, sur trois cents pieds de hauteur, de la lanterne de la coupole au pavé. Dans la Confession de Saint-Pierre, sous l'autel papal, s'ouvrent les catacombes de Saint-Pierre. Sur l'édifice même, est bâti un village ayant sa fontaine avec jet d'eau—à cette hauteur !—Ce village est habité par les trois cent soixante *san Pietrini* chargés de l'entretien extérieur du monument. Dans l'épaisseur même du mur de gauche en entrant, est ménagé un escalier monumental par lequel on accède à la terrasse avec chevaux et voitures si l'on veut.

Le palais du Vatican à droite du spectateur, comptes



PARIS—L'ENFANT-MARTYR, SUPPLIÉ PAR SON PÈRE ET SA BELLE-MÈRE—LE BON CHIEN LÈCHE SES PLAIES

trois mille salles et salons, quarante cours intérieures. Ce palais fut commencé par les empereurs romains, achevé par les papes.

Si nous allons du Vatican à la place de *Termini*, où se trouvait l'ancienne gare, nous passons devant la magnifique fontaine de Trevi, l'une des plus belles du monde entier. Un Clément fit élever cette fontaine. Nombre de pigeons nichent dans les anfractuosités, et viennent, aux pieds mêmes des visiteurs, se baigner dans l'immense vasque entourant les jets comme un lac.

Si, du Vatican, nous passons le pont Saint-Ange, et, à droite, prenons l'ancienne *Via Triumphalis*, nous arrivons, après une demi-heure de marche, au Capitole. Que de souvenirs, là encore !... C'est au Capitole que se trouve la cloche d'alarme sonnée dans les grands dangers. C'est à droite du spectateur que se trouvent les vestiges de la roche Tarpéienne d'où l'on précipitait les criminels, sous la Rome païenne... et parfois, ceux qui, la veille encore, étaient les idoles du peuple !—Il n'y a pas loin du Capitole, où l'on couronnait les vainqueurs, à la roche Tarpéienne où on les brisait !

Dans ces régions du Capitole, des *forum*, des arcs de triomphe, se voient les ruines du Colisée, ce célèbre amphithéâtre romain, bâti sous Vespasien et son fils Titus (de 70 à 81 de l'ère chrétienne). C'était là que se donnaient les jeux, les courses, les combats de gladiateurs, et c'est là que des millions de chrétiens furent livrés aux bêtes durant les persécutions. On y voit encore, à droite du spectateur, des cages de bêtes féroces, dont les fenêtres sont garnies de leurs barres de fer. On y voit, à droite, le débouché du tunnel par où les chars des belluaires amenaient les fauves à leurs cages.

Le Colisée avait quatre-vingts gradins en pente douce, sur lesquels on pouvait placer plus de quatre-vingt mille personnes.

Près du Vatican, et du même côté du Tibre, tout près du pont Saint-Ange, se trouve le Château Saint-Ange. Cette construction fut faite par l'empereur Adrien pour lui servir de mausolée (mort en 138 de l'ère chrétienne). Un gigantesque chemin, à pente douce, est ménagé dans l'épaisseur de cette immense maçonnerie : Adrien y montait en quadriges pour aller admirer la ville et la campagne du haut de son tombeau. Les papes firent ajouter les constructions que vous voyez dépasser la masse ronde. Pendant une peste affreuse, la ville entière était en procession avec le pape, tout le monde put voir un ange planer au-dessus du Château, remettant au fourreau son épée dégouttante de sang. Un ange de bronze fut placé à cet endroit : d'où sont restés, au tombeau d'Adrien et au pont, les noms de Château St-Ange, pont St-Ange.

A l'opposé du Vatican, et hors les murs de Rome, se trouve la superbe basilique de Saint-Paul. Le pavé en marbre en est si poli, qu'on peut s'y mirer. Dans la frise, entre l'architrave et la corniche, au-dessus des colonnes, vous voyez ces médaillons ? Ce sont les portraits de tous les papes, depuis Saint-Pierre jusqu'à Léon XIII, en mosaïque : il ne reste que la place pour les dix papes qui, suivant la prophétie de saint Malachie, doivent venir encore avant la fin du monde.

FIRMIN PICARD.

## PETITE POSTE EN FAMILLE

*Aug. L.*, Saint-Zotique.—Nous publierons ces vers sur la Belgique.

*Eneri*, Montréal.—Votre histoire d'une rose aura son tour.

*Fauvette*, Montréal.—Votre *épître* a un caractère général et élevé : nous publierons.

*L.-J. B.*, Montréal.—Bonne inspiration. Nous insérerons.

*J.-E. R.*, Québec.—Le second et le quatrième vers de la première stance ne riment pas. Les quatre suivants sont à rime féminine. Avez-vous remarqué le second hémistiche du premier vers et le premier du quatrième ? Ces mots, ces tournures ne s'emploient pas en poésie. Ne vous découragez pas : prenez l'Art Poétique de Boileau, et vous arriverez.

## THÉÂTRES

Il y a double attraction au Théâtre Français, cette semaine. *Captain Swift*, drame rendu fameux, en Angleterre, par Beerbohn, et en Amérique par Maurice Barrymore, est représenté pour la première fois à prix populaire, par la troupe permanente du Théâtre. Mme Alice-J. Shaw, la plus grande siffleuse du monde entier, apparaît, accompagnée de ses deux jeunes filles jumelles, qui marchent sur les traces de leur illustre mère. Mme Shaw a porté son art à sa plus haute perfection. Le programme du vaudeville comprend Edna Aug, l'Américaine Anna Held, C.-F. Jerome et autres.

Cette semaine, au Théâtre Royal, une excellente troupe donnera, pour la première fois à Montréal, un bon drame comique intitulé *Kidnapped*. Le spectateur sera intéressé du commencement à la fin de la pièce, et les plus grands succès ont été obtenus sur tous les théâtres de New-York. Cette compagnie s'est transportée ici à grands frais, et les scènes sont magnifiques. Durant les cinq actes de ce drame comique, le public assiste à un enlèvement d'une femme de haute société, et cette scène est très captivante.

## JARDIN DES ENFANTS

### SOMMEIL D'ENFANT

*Dors, enfant, tout dort à la ronde ;  
Voici le soir, voici la nuit ;  
Tendrement, la lune qui luit  
Te donne sa caresse blonde.*

*Enfant, goûte la paix profonde  
De l'heure calme qui s'enfuit,  
Allant où le destin conduit  
Les heures douces de ce monde.*

*Souriant lorsque tu souris,  
Attentive à tes moindres cris,  
Ta mère est là qui te protège :*

*Penchée au bord de l'oreiller,  
Entr'ouvrant les rideaux de neige  
Pour te voir sans te réveiller.*

CHARLES GILLOTIN.

### UN PETIT HÉROS

Le général Bonaparte, au soir de la bataille d'Arcole, et au retour de sa visite aux avant-postes avait à peine mis pied à terre, qu'il demanda :

—Où est le petit tambour ?

—Il trinquait tout à l'heure avec des grenadiers et tous se le disputaient pour l'emmener souper, général, répondit un des officiers qui l'accompagnaient.

—Qu'on me l'amène !

Puis se ravisant :

—Ou plutôt, non, j'irai le trouver, dit le commandant en chef de l'armée d'Italie. Vite des torches. Et vous, messieurs, venez.

Le petit groupe se mit en marche, vaguement éclairé par la lueur des résines et des feux à demi consumés des bivouacs dont les tisons sautaient sous les bottes, éparpillant leurs étincelles dans la brise de nuit.

Par-ci, par-là, une sentinelle criait : " Qui vive ? " puis présentait les armes en reconnaissant ses chefs.

—As-tu vu le tambour, André ? demanda un des officiers à un grognard qui recousait son uniforme au clair de la lune.

—Lui et les autres sont couchés à cette heure, mon capitaine ! Nous avons eu là une rude journée. Tenez, le petit niche dans la troisième tente, à droite.

L'officier rejoignit le général ; tous se dirigèrent vers l'endroit désigné, et quand on voulut prévenir le jeune héros de la journée, Bonaparte le défendit et marcha vers la tente.

Des bruits de voix en sortaient.

Le général fit signe d'attendre et écouter :

—Vous raconter mon histoire de ce matin ? Encore ! C'est bien la dixième fois, disait le tambour.

—Pas à nous ! criaient les soldats.

—Peut-être ! Mais aux hussards, aux dragons, à des capitaines, à la cantinière, à tous enfin.



IL LEUR EN JETAIT DES SOTTISES A LA TÊTE " LACHES !  
FAINÉANTS ! "

—Ça ne fait rien, recommence.

— Oh ! ce n'est pas long ; voilà :

" Le général Bonaparte voulait prendre un pont que les Autrichiens gardaient. Mais les grenadiers n'avaient sans doute pas envie de mourir aujourd'hui, car ils n'avançaient pas.

" Alors, moi, je marche droit au pont et me met à battre la charge. Ah ! il leur en jetait des sottises à la tête, mon tambour : " Fainéants, lâches, etc. "

" Ça n'a pas été long avant de leur faire honte, et deux minutes après, nous étions de l'autre côté de l'eau.

—Et puis...

—Et Bonaparte et moi, nous avons gagné la bataille !

—Tu dis vrai, s'écria le général en chef qui entra dans la tente ; tu es un brave garçon ; que veux-tu pour ta belle action de ce matin ?

—Moi, dit le petit bonhomme, qui sauta sur ses pieds et fit le salut militaire, l'honneur, général, d'entrer le premier, en battant mon tambour, dans la première ville que nous prendrons.

—A nous deux, comme pour la victoire d'aujourd'hui, dit Bonaparte en souriant. Ah ! bien, je te donnerai pour cela des baguettes d'or et d'ivoire.

—Vive le général Bonaparte ! crièrent les soldats en applaudissant.

TREMIÈRES.

## MAXIMES EN ACTION

LE BOITEUX

Paul, avec ses amis, rencontre un vieux qui boite. Aussitôt nos gamins de l'imiter en chœur, Clopinant de la gauche, ensuite de la droite. *Se moquer des vieillards indique un mauvais cœur.*

Une dame, qui fait détestable ménage, cause avec une amie.

—Eh ! bien, et ton mari ?

—Guéri, ma chère.

—Il n'a cependant été bien las.

—Peuh ! J'étais sûre qu'il en reviendrait.

—Sûre. Pourquoi ?

—Parbleu, parce qu'il savait le plaisir que cela me ferait d'être veuve !

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

VI

LES PETITS HOMMES

La maison semblait comme morte, car les choses s'imprègnent vite de la tristesse des hommes. Le jour se levait. Ou plutôt, l'heure où le jour aurait dû paraître sonnait à la grosse horloge toujours enrôlée, mais aussi toujours régulière. Un rideau de brouillard épais, s'élevant comme un mur, interceptait la vue à dix pas. Rien ne ressortait de cette ombre grise. Elle noyait le ciel, elle enveloppait la terre. On eût dit que jamais le soleil ne parviendrait à la percer. La forêt, la route, la Marne, disparaissaient derrière. De sa maison, Catherine apercevait à peine la silhouette des arbres dénudés de la cour.

A la clarté de la lampe, elle rangea le ménage, tandis que le feu s'allumait ; Catherine agissait sans hâte et avec un tranquille courage. Depuis la veille seulement, le maître, le mari, le père, s'en était allé. Tant qu'elle l'avait eu là, dans ce grand lit, tant qu'elle avait pu regarder ce cher visage, elle ne crut point l'avoir tout à fait perdu. C'en était fait maintenant, à jamais. Il dormait dans la fosse profonde, elle demeurait seule avec ses enfants.

Certes, pas un : minute elle n'eut la pensée de trouver le fardeau trop lourd, ni de se demander comment elle viendrait à bout de le soulever ; Catherine savait que Dieu veille sur tous les nids : couvées d'enfants, couvées d'oiseaux. Elle avait entendu le curé répéter bien des fois que Dieu bénit les familles nombreuses, et la veuve possédait trop de foi, d'espérance et d'amour pour mettre en doute la parole sainte. Elle comprenait qu'elle souffrirait, peinerait et pleurerait ; mais elle se souvenait des promesses d'en haut.

Cependant, elle devait faire comprendre aux enfants la gravité de la situation. Que décider à leur égard ? S'ils continuaient à apprendre des états, il faudrait encore à l'un deux années, à l'autre trois années d'apprentissage. Certes, Catherine pouvait compter sur des semaines régulières soldées douze francs, mais ils étaient dix !

Avant tout, elle devait causer avec eux. Si elle les trouvait à la hauteur de la situation présente, elle n'appréhenderait rien.

Assise devant le foyer, tandis que cuisait la soupe matinale, elle reprenait et retournait ces questions dans sa pensée.

Un bruit léger se fit près d'elle : Louise venait lui jeter ses bras autour du cou.

—Déjà levée ! dit la mère.

—Après toi, et j'en ai honte.

—Tu es une enfant, Louise.

—Où il y tant d'orphelins, on ne doit plus compter d'enfants. Je n'ai guère dormi, vois-tu, et j'ai beaucoup réfléchi. Je crois que Dieu bénira mes résolutions et mes projets. Je deviendrai une petite mère pour les plus jeunes de mes frères et de mes sœurs. Quand tu iras en journée, tu me les confieras. Ils sont doux et bons, j'en ferai ce que je voudrai. Tandis qu'ils joueront, je repriserai, je repasserai le linge. J'ai pas mal appris durant une année d'apprentissage chez Mme Simon. Oh ! je t'en prie, prouve-moi que je t'inspire assez de confiance pour me les laisser quand tu t'absenteras !

—Oui, ma Louise, oui ; Georges, Marie, les jumeaux, Vincent et Nichette seront désormais à nous deux. Dans l'horrible malheur qui m'accable, c'est une grande consolation pour moi de te trouver si raisonnable et si dévouée.

—Alors je commence tout de suite, dit l'enfant.

Louise s'approcha du lit de Marie et l'éveilla doucement.

Elle comptait neuf ans. C'était une jolie et mutine enfant, blanche, vermeille, avec des cheveux blonds, dont aucun peigne ne parvenait à maintenir les boucles rebelles. Quand elle ouvrit ses grands yeux bleus, elle sourit d'instinct. Durant le sommeil s'étaient envolés les souvenirs lugubres. La vue du visage sérieux de Louise lui rappela subitement la vérité, et une larme coula dans ses cils.

—Lève-toi, dit Louise il faut m'aider.

Marie obéit silencieusement et rapidement.

En un instant elle fut debout, habillée, peignée, prête à exécuter les ordres de sa sœur.

Alors toutes deux prirent les petits dans les berceaux, et se partagèrent la besogne. Georges, qui allait sur ses dix ans, n'avait besoin

de personne ; Vincent, les jumeaux et Nichette étaient seuls dans l'impossibilité de s'aider. En un tour de main, ils se trouvèrent prêts, et les deux fillettes les conduisirent à Catherine au moment où les trois aînés entrèrent dans la salle.

Il s'embrassèrent la mère, se mirent à table sans parler, à la place de chacun d'eux, fumait une écuelle remplie de soupe. Nichette avait droit à une tasse de lait.

On mangea vite. Il était facile de voir que les enfants avaient peine à finir ce déjeuner. Quand les écuelles furent vides, Catherine les enleva, puis elle revint prendre place à table.

Nichette sur ses genoux, elle resta un moment silencieuse, puis, après avoir reposé ses yeux sur chacun des enfants, elle se tourna vers les trois aînés :

—Vous êtes bien jeunes, leur dit-elle, pour raisonner de choses graves ; mais je vous ai élevés de telle sorte que votre raison est déjà formée. Je ne veux point décider sans vous de votre avenir. Ecoutez-moi donc, François, Pierre et Julien, vous me répondrez ensuite. Aimez-vous les états que le père vous a choisis ?

—Mère, répondit François, je compte seize ans. Dans une année je serai ouvrier et je gagnerai de bonnes journées. Alors il me sera possible de te venir en aide dans une large mesure. Cependant, si tu crois ne pouvoir te passer présentement de mon salaire, je puis me faire manouvrier ; je suis robuste, et je gagnerai bien deux francs cinquante par jour.

—Ce serait un gros sacrifice qu'il faut tâcher d'éviter. Et toi, Pierre ?

—Moi, je n'ai que quinze ans, et il m'en faudra deux pour finir mon apprentissage : mais il y aurait peut-être moyen de tout concilier. Si tu signais avec mon patron l'engagement de me laisser un temps égal chez lui, à moitié du prix des journées ordinaires, comme c'est un brave homme comprenant notre situation, il consentirait, je pense, à me payer dès à présent.

Voilà une excellente idée, répondit Catherine. En effet, si Devor te donnait maintenant trente sous par jour, tu pourrais, quand tu seras ouvrier, travailler chez lui pour deux francs cinquante l'espace de deux autres années.

—Il m'aime beaucoup ; je lui en parlerai aujourd'hui.

—Et toi, Julien ?

Julien était le plus faible des trois : grand pour son âge, mince, beau de visage, avec une certaine grâce de fille que contribuait à augmenter ses longs cheveux blonds, dont Catherine était fière, il était, certes, le plus charmant de toute cette saine et robuste famille.

Souvent la mère avait pensé que celui-là serait un savant ; elle se disait qu'elle aimerait à le voir maître d'école, enseignant les petits logés dans une belle maison, ayant son banc à l'église, et chantant les offices de sa voix d'ange, car Julien avait une voix ravissante, souple, ailée, avec notes d'or. Lui aussi caressait ce rêve. Quand il comparait ses mains blanches et délicates à celles de ses frères, il se disait qu'il serait incapable de soulever des fardeaux ou de manier de lourds outils ; et il s'efforçait d'apprendre, de garder les premières places, afin de mériter qu'on lui laissât suivre sa vocation.

Cependant, en présence du malheur qui les frappait, il comprit ce que son devoir lui commandait, et, levant vers Catherine ses beaux grands yeux profonds :

—Je ne dois plus songer à poursuivre mes classes durant la journée, dit-il ; si vous le permettez, cependant je continuerai à aller à l'école du soir, afin de ne point oublier ce que j'ai appris. Je puis gagner tout de suite de l'argent, en entrant en qualité de porteur à la tuilerie. Le maître d'école m'aime assez pour continuer à s'occuper de moi. Quand des jours meilleurs viendront, je reprendrai peut-être mes premiers projets.

—Oui, mon enfant, tu les reprendras, dit Catherine, en effleurant de ses doigts tremblants la blonde chevelure de son fils. Merci à vous trois de comprendre comme vous le faites les exigences du présent. Dieu nous aidera dans l'avenir qui est à lui. Faisons donc nos comptes : Devor acceptera la proposition de Pierre. Le prix de ta journée et la sienne monteront à trois francs ; la mienne en produira deux ; en tout : cent sous par jour. Cent sous par jour pour onze personnes !... Mes chéris, c'est à peine le pain. Heureusement, notre provision de pommes de terre est abondante. Nous élèverons des lapins et Marie ira leur chercher l'herbe nécessaire. Georges et Claudin nous approvisionneront de bois ; ils tâcheront même que nous puissions en vendre un peu, afin d'ajouter à nos recettes. Vincent, Claudine et Nichette seront les seuls qui ne pourront encore nous aider ; mais ils nous aiment, et leurs caresses nous reposent des fatigues de la journée !

Catherine se leva, et regardant ses trois aînés :

—Vous voilà de petits hommes ! dit-elle, que Dieu vous bénisse pour la consolation que je vous dois !...

Elle les embrassa longuement dans les cheveux, avec une tendresse passionnée !

—Allez à vos ateliers, dit-elle ; Pierre, parle à Devor, et tâche de m'apporter ce soir son acquiescement. Ne demande qu'une seule chose

**PAGE MANQUANTE**

**PAGE MANQUANTE**

IL EST POPULAIRE

Dans un cas de rhume grave, le Baume Rhumal sera toujours employé avec succès. Il est sans rival dans le traitement de toutes les affections de la gorge et des poumons. Populaire, grâce à ses innombrables cures; il l'est également par son prix exceptionnel de 25 cents pour un flacon de 16 doses.

CHOSSES ET AUTRES

—Le nombre des sourds et muets aux Etats-Unis est de 40,000.

—Les cimetières de Londres couvrent une étendue de 2,000 acres de terrain.

—L'Algérie a une forêt de liège d'une superficie de 2,500,000 acres.

—Les manufacturiers de soierie vont nous donner ce printemps du rouge de toutes nuances.

—N'oubliez pas qu'une boutique bien éclairée et proprement tenue est la meilleure réclame que puisse se faire un épiciers intelligent.

—Napoléon Dubois, un petit garçon de onze ans, qui avait contracté la mauvaise habitude de chiquer, a avalé une grosse chique et est mort empoisonné en dépit des soins du médecin.

—M. Jean-Baptiste Lusignan, ancien marchand de Saint-Denis, et père de MM. Alphonse, Aurèle, Louis, Joseph, Azilda et Anna Lusignan, est décédé cette semaine à Roxton Falls, à l'âge de soixante-dix-huit ans. M. Lusignan assistait à la bataille de Saint-Denis où son père, dont le nom figure au monument des braves, au cimetière de la Côte-des-Neiges, tomba sous les balles des bureaucrates. Sa fille, Mlle Anna Lusignan, est l'épouse de l'hon. M. Pascal Poirier, sénateur, du Nouveau-Brunswick.

SOUVERAIN

Combien de maladies de poitrine, combien d'inflammations de poumons et combien de bronchites seraient évitées si, dès que la toux vous prend, vous usiez du Baume Rhumal, souverain dans toutes les affections des poumons et de la gorge.

Sommaire de la Revue des Revues du 15 janvier: La jeunesse intellectuelle et le catholicisme en France, H. Bérenger; Poème, H. de Régner; L'aristocratie de la Grèce moderne, T. Yergate; La vie d'une artiste; Les jeux de société dans l'Extrême Orient; Les idiots savants, Dr Fr. Petersen; Le progrès de la jumelle, G. Brunel; Une nouvelle œuvre de Gerhart Hauptmann, Charles Simond; Le protestantisme et le mouvement social, G. Goyau; Les milliardaires du Nouveau-Monde, Lacordaire; Analyse des Revues; Dernières inventions et découvertes; Caricatures politiques. Paris, 32, rue Verneuil. Union postale, 13 francs par an. Numéro spécimen sur demande.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, français ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. — W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N. Y.

CANCER GUÉRI Et la Vie Sauvée

Par un usage persistant de la Salsepareille d'Ayer.

"J'ai été affligée pendant des années d'une plaie au genou que plusieurs médecins qui m'ont traitée, appelaient un cancer, tout en m'assurant qu'on ne pouvait rien faire pour me sauver la vie. En dernier ressort, on me conseilla de faire usage de la Salsepareille d'Ayer et



après en avoir pris quelques bouteilles, la plaie commença à disparaître et ma santé générale s'améliora. Je persistai à suivre ce traitement jusqu'à ce que la plaie eût disparu entièrement. Depuis lors, je fais usage de temps en temps de la Salsepareille d'Ayer, comme tonique et dépuratif du sang et, de fait, il me semble que je ne pourrais pas m'en passer dans la maison."—Mrs. S. A. FIELDS, Bloomfield, Ia.

La Salsepareille d'AYER

La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

UN MOYEN UNIQUE

L'unique moyen de guérir la toux est de faire usage du Baume Rhumal qui en même temps fortifie les bronches, les poumons, la gorge en calmant l'irritation.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique) INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR 107, RUE SAINT-JACQUES "BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur. A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D. Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

PAPIER HAYARDETBLAYN GUÉRIT RHUME! Irritation de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies Typique pour le COEUR, GILLES-DE-PERDRIX - 1 f. t. Pharmacie

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ LE SECRET de GUÉRIR de Rome - DÉBILITÉ GÉNÉRALE - ANÉMIE - MANQUE D'APPÉTIT - DYSPÉPSIE - ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 21r. Pharm. MALAVANT - 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépôt à Montréal: ANTOINE D'ÉCART.

Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Échantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

"Korrek Shape" Boot Shop.

DEPARTEMENT DES DAMES.

Quoi de plus utile et agréable comme cadeau de l'an, qu'une paire de Bottines ou Souliers "Korrek Shape."

Nos chaussures sont uniques, de fabrication spéciale, de formes nouvelles raisonnées et quand on les a portées une fois, on n'en veut plus d'autres. Elles donnent le confort, voyez-vous?

Votre choix est énorme et facile, car, nous n'avons que des chaussures élégantes et de confection supérieure. Nos prix de vente frisent les prix de fabrication.

OUVERT LE SOIR DURANT LES FÊTES. FRENCH & SMITH, 235 ET 237 RUE ST-JACQUES.

Aux Femmes et aux Jeunes Filles Pales et Faibles

Si vous êtes pâles et faibles prenez les fameuses PILULES ROUGES DU Dr CODERRE.

Le BEAU MAL ne résiste pas à l'action bienfaisante de ces pilules recommandées.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre, renforcent, tonifient et purifient le système. Elles augmentent la matière colorante du sang donnent un beau teint et de la force.

Prix: 50 cents la boîte 6 boîtes pour \$2.50 Expédiées partout.

ÉCRIVEZ COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE NORTH ADAMS, MASS.

VICTOR ROY & ALPH. CONTANT

Architectes et évaluateurs 207, RUE SAINT-JACQUES, (Bâtisse Nordheimer) CHAMBRE 14 TÉLÉPHONE 2113

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'huile de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'huile de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE: la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

..... LISEZ.....

"Le Monde"

L'ORGANE DU PARTI CONSERVATEUR Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne | Edition Hebdomadaire Un an..... \$2.00 Un an..... 10c. 6 mois..... \$1.00 6 mois..... 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.





**Le Cœur Manquait.**

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)

Ma fille avait une excellente santé, à venir jusqu'à 11 7/8 ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eût des convulsions très fortes. Plusieurs soi-disants remèdes furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonic Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

JOE. OTT.

Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

COENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal. Laroche & Cie Québec.



Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer  
VALEUR DE PLACEMENT  
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE', MONTRÉAL.

Achète des débitures et autres valeurs dé-sirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

6273

**LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**  
A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture  
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Oninet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ezerment, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec, 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Aune de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdra Vigean, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St. Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.

**U. PERREAULT**

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Reliure pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**Librairie Française**

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

**UNE SEMAINE DE Vente - Extraordinaire A LA MAISON DE E. LEPAGE & CIE**

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2 1/2c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2 1/2c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Cripital, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile de moutin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâtre à poêle, 10c, grande boîte 15c, 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaquer, vendu régulièrement 5c, spécial. 2 1/2c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2 1/2c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

**FERBLANTERIES**

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon 1/2 gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antoignons, " 5c, 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

**GRANITE**

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Pompes, Petits Soldats, Petites Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin se fermera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre le magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

**E. LEPAGE & Cie**

Coin des rues St-Laurent et Duluth.